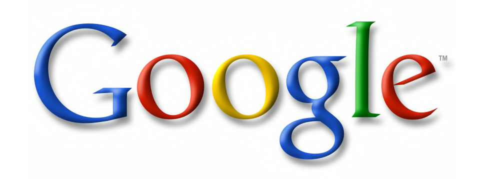


LES FABLES

D'AVIANUS

SUIVIES

DES DISTIQUES DE DENYS CATON

TRADUCTION NOUVELLE

PAR JULES CHENU

PARIS

C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR

OFFICIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

RUE DES POITEVINS, 14

1843

NOTICE

SUR FLAVIUS AVIANUS.

On ne sait à quelle époque appartient Flavius Avianus, auteur de quarante-deux fables en vers élégiaques, dédiées à un personnage désigné sous le nom de Théodose. Cannegieter prétend qu'il a dû vivre sous les empereurs Antonin le Pieux et Marc Aurèle[1], et voici les inductions sur lesquelles il fonde son opinion. Dans sa Préface à Théodose, notre auteur, qui passe en revue les fabulistes qui l'ont précédé, ne fait aucune mention de Julius Titianus; or, ce Titianus, qui a traduit ou imité après Phèdre les fables d'Ésope, et qu'Ausone cite dans son Épître XVI à Probus, a certainement vécu, comme le démontre Cannegieter, sous les empereurs Caracalla, Macrin et Héliogabale[2]. Si donc Avianus ne cite aucun fabuliste entre lui et Phèdre, si Titianus, assez peu éloigné de ce dernier, n'est pas nommé dans la Préface, il en résulte, selon le docte commentateur, la preuve qu'Avianus a paru postérieurement à Phèdre, mais antérieurement à Titianus. Wernsdorf n'admettant pas cette conclusion, nous croyons devoir donner ici le résumé de son opinion, la plus plausible, peut-être, qu'aient présentée les savants :

L'assertion de Cannegieter, dit-il, ne repose sur aucun fondement solide; car les inductions sur lesquelles il l'appuie, ne soutiennent pas un examen sérieux. D'abord, Cannegieter suppose que, dans sa Préface, Avianus a voulu donner la nomenclature de tous les fabulistes qui avaient paru jusqu'à lui; ensuite, il donne une raison tout à fait gratuite de l'omission du nom de Titianus dans cette même Préface.

Examinons le premier point.

Avianus, pour relever le genre de composition qu'il a choisi,

[1] De 138 à 180 de l'ère chrétienne.

[2] De 211 à 222.

vante le renom et l'autorité d'Ésope, qui, le premier, écrivit des fables, sur l'avis que lui en donna l'oracle d'Apollon. Les sages ont fait la plus grande estime de ses apologues : les uns les ont intercalés dans leurs ouvrages pour servir d'exemples; les autres les ont traduits ou imités en vers : parmi les derniers, Avianus cite Socrate et Horace; parmi les seconds, Babrius [1] et Phèdre. On le voit, il ne s'agit pas ici d'une liste exacte et chronologique des anciens auteurs qui ont écrit des fables à l'imitation de celles d'Ésope : cette nomenclature eût été plus complète et présentée d'une tout autre manière, si Avianus eût réellement voulu la faire. Il ne considère point Socrate et Horace comme des fabulistes proprement dits, mais comme des philosophes qui se sont servis de ces apologues parce qu'ils leur ont paru propres à mieux faire comprendre leurs sages leçons. Il a soin de distinguer des philosophes et de citer à part Babrius et Phèdre, qui ne se sont point bornés à reproduire dans leurs écrits quelques-unes de ces fables, mais qui en ont traduit un assez grand nombre en vers ïambiques, et en ont formé des recueils spéciaux; et il ne cite à titre de fabulistes que ces deux auteurs qui ont écrit en vers, parce qu'il veut s'autoriser de leur exemple pour faire mieux accueillir ses imitations en vers élégiaques. Dès lors, il est facile de se rendre compte du motif pour lequel il n'a pas jugé à propos d'accoler le nom de Titianus à ceux de Babrius et de Phèdre.

Passons maintenant au second point.

Ausone, dans l'Épître à Probus citée plus haut, atteste que Titianus a traduit en latin et en prose les fables d'Ésope qu'un ancien poëte grec avait déjà reproduites en vers. Donnons ici le passage de cette épître :

Apologos, en, misit tibi Ab usque Rheni limite Ausonius, nomen Italum. Præceptor Augusti tui, Æsopiam trimetriam; Quam vertit exili stilo, Pedestre concinnans opus, Fandi Titianus artifex.	« Voici les Apologues que t'envoie, des bords du Rhin, Ausone, Italien par le nom, précepteur de ton Auguste; ce sont des trimètres ésopiques traduits d'un style simple et arrangés en humble prose par Titianus, l'artisan de discours. [2] »

[1] Plus ordinairement connu sous les noms de Babrias ou Gabrias.

[2] Traduction de M. Corpet, t. II, p. 215 de l'édition d'*Ausone* publiée par C. L. F. Panckoucke.

Ces apologues en vers ïambiques trimètres que Titianus a traduits, suivant Ausone, sont incontestablement, et de l'aveu même de Cannegieter, ceux de Babrius [1]. Si donc Titianus, sans composer lui-même de nouveaux apologues, n'a fait simplement que traduire en latin et en prose les vers grecs de Babrius, n'est-il pas évident qu'Avianus, après avoir nommé ce dernier, n'avait aucune raison de citer Titianus, simple copiste qui, à ses yeux, ne se distinguait pas de l'auteur original, et que, par conséquent, il ne pouvait ni ne devait compter parmi les vrais fabulistes? De cette manière, on s'explique sans peine le motif pour lequel Avianus n'a pas prononcé le nom de Titianus, motif que les paroles et l'intention de l'auteur rendaient déjà clair et évident. Ainsi croule l'échafaudage de raisonnements sur lequel Cannegieter s'étaye pour fixer l'époque où vécut Avianus.

Nous ne discuterons pas ici d'autres objections assez graves que, malgré tous ses efforts, le docte commentateur n'a pas réussi à écarter. Par exemple, ce nom de Flavius qui précède celui d'Avianus et qui était jadis un nom de famille, n'a été qu'assez tard employé comme prénom, Cannegieter lui-même en convient, et les particuliers n'ont pu se l'approprier qu'à peu près à l'époque de Constantin; celui de Théodose (sous lequel est désigné le personnage à qui notre auteur adresse sa Préface), tout à fait de composition grecque, n'a guère appartenu à un Latin avant Théodose le Grand. Eh bien, ces noms, qui sont comme le signe et la marque caractéristique du siècle où doit, selon nous, avoir vécu Avianus, ne s'opposent-ils pas invinciblement à ce que l'on reporte cet auteur jusqu'au règne des Antonins? Cannegieter emploie tous les moyens imaginables pour rapprocher le style d'Avianus de celui qui était en usage sous ces empereurs, pour effacer les taches si nombreuses et si variées qui déparent son ouvrage; malheureusement, dans la plupart des cas, tous ces trésors d'érudition deviennent inutiles; ces élucubrations laborieuses ne donnent aucun résultat; et après

[1] Il existe encore un recueil de fables d'Ésope, dont chacune est renfermée dans quatre vers ïambiques trimètres, ou de six pieds, qui porte le nom de Gabrias; mais ces fables ne sont véritablement qu'un abrégé de celles écrites par cet auteur, comme le dit avec raison M. Walckenaër dans son Étude sur les Fabulistes, qui précède l'édition de La Fontaine donnée, en 1827, par M. Lefèvre, en 2 vol. in-8°.

tant de corrections impossibles, la simple inspection du texte soi-disant amendé ou restauré d'Avianus, laisse apercevoir au lecteur, même le plus inattentif, l'insuffisance de l'auteur et la médiocrité, pour ne pas dire la faiblesse du style, qui trahissent un siècle de décadence.

Mais pourquoi fermer les yeux à la vérité qui se présente d'elle-même? Pourquoi, au lieu de suivre les commentateurs dans des recherches non moins oiseuses que pénibles, n'adopterions-nous pas l'opinion qui paraît la plus plausible, et qu'a déjà confirmée la grande majorité des savants : celle qui range Avianus, qu'il ne faut pas confondre avec Avienus, son contemporain, parmi les écrivains du siècle de Théodose le Grand, et qui veut que le Théodose à qui sont dédiées ces fables, ne soit autre que Macrobe Théodose le grammairien, auteur des *Saturnales?*

Si Avianus, en s'adressant à Macrobe, qui, dit-on, était revêtu de la charge de préfet de la chambre impériale, emploie ces expressions un peu familières, *Theodosi optime,* il n'y a rien là qui doive étonner : nous ne connaissons ni la position ni les emplois d'Avianus, qui, peut-être, n'était pas d'un rang inférieur à Macrobe; et l'eût-il même été, il est évident que, dans cette circonstance, il ne considère dans Macrobe que le savant et l'ami, abstraction faite de toute dignité. Dans sa Préface, en effet, il marque assez clairement qu'il n'a pas d'autre intention, en lui offrant son livre, que de faire un agréable cadeau au savant littérateur; et le jugement qu'il porte de ce Théodose convient parfaitement à Macrobe le grammairien : « Qui s'aviserait, dit-il, de s'entretenir de prose ou de poésie, avec vous, qui, dans les deux genres, l'emportez à la fois sur les Grecs et sur les Romains, par la connaissance approfondie de leurs langues et de leurs ouvrages? » Ausone, d'ailleurs, n'en use point autrement, quand il écrit à Probus, préfet du prétoire, sur quelque sujet littéraire; comme s'il avait complétement oublié la haute dignité de son correspondant, il l'interpelle avec le même ton de familiarité : *Probe, vir optime.*

Au reste, en songeant que l'auteur de ces fables a été l'ami de Macrobe, une idée se présente tout naturellement : c'est que, peut-être, son véritable nom était *Flavianus,* car c'est aussi celui

d'un des interlocuteurs des *Saturnales* de Macrobe. Ce nom, qui se sera trouvé dans les anciens manuscrits, ne peut-il avoir été mal à propos coupé en deux par les copistes, de manière à former de Flavianus le double nom Fl. (Flavius) Avianus?

« Dans le quatorzième siècle, dit M. Walckenaër [1], et entre les années 1333 et 1347, un anonyme traduisit en vers français dix-huit fables d'Avianus, et un plus grand nombre de l'anonyme latin dont Gaufredus fut l'éditeur. Cette version, qui porte le titre d'*Ysopet Avionnet*, est, comme les fables de Marie, à rimes plates et en vers de huit syllabes [2].... Après l'invention de l'imprimerie, le Frère Julien Macho ou Machaut, des Augustins de Lyon, traduisit en prose et en langue vulgaire (en 1484) le recueil qui contenait l'anonyme latin donné par Gaufredus, les fables d'Aviennet et celles de Pierre Alphonse. »

Malgré nos recherches dans les bibliothèques de Paris pour nous procurer la traduction de Frère Julien, qui est aussi citée dans la *Biographie* de Delandine, nous n'avons pas été assez heureux pour trouver ce volume, qui est, dit-on, de format in-folio. Cette traduction, probablement, ne nous eût pas été d'un grand secours, mais nous eussions été heureux de pouvoir donner ici son titre exact, ne fût-ce qu'en sa qualité de curiosité bibliographique.

J. CHENU.

[1] Endroit cité dans la note de la page 7.

[2] *Voyez* ROBERT, *Fables inédites des* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles*. Paris, Cabin, 1825, 2 vol. in-8°.

AVIANI PRÆFATIO.

AVIANUS THEODOSIO.

Dubitanti mihi, Theodosi optime, quonam litterarum titulo nostri nominis memoriam mandaremus, fabularum textus occurrit : quod in his urbane concepta falsitas deceat, et non incumbat necessitas veritatis. Nam quis tecum de oratione [1], quis de poemate loqueretur? quum in utroque litterarum genere et Atticos Græca eruditione superes, et Latinitate Romanos! Hujus ergo materiæ ducem nobis Æsopum noveris [2], qui, responso Delphici Apollinis monitus, ridicula orsus est, ut legenda firmaret. Verum has pro exemplo fabulas et Socrates divinis operibus indidit, et poemati suo Flaccus aptavit; quod in se, sub jocorum communium specie, vitæ argumenta contineant; quas Græcis iambis Babrius repetens, in duo volumina coarctavit. Phædrus etiam partem aliquam quinque in libellos resolvit [3]. De his ergo ad quadraginta et duas in unum redactas fabulas edidi : quas rudi Latinitate compositas elegis sum explicare conatus. Habes ergo opus, quo animum oblectes [4], ingenium exer-

PRÉFACE D'AVIANUS.

AVIANUS A THÉODOSE.

Je me demandais, mon cher Théodose, quel genre de composition je choisirais pour sauver mon nom de l'oubli, quand l'idée me vint d'écrire des fables, et je l'adoptai volontiers, parce qu'une fiction agréablement conçue convient à ces petits poëmes qui ne sont point astreints à rester dans le champ de la réalité. En effet, qui s'aviserait de s'entretenir avec vous de prose et de poésie? avec vous, qui, dans les deux genres, l'emportez à la fois sur les Grecs et sur les Romains par la connaissance approfondie de leurs langues et de leurs ouvrages! Vous reconnaîtrez facilement qui j'ai pris pour guide dans cette carrière : c'est Ésope, qui, sur l'avis de l'oracle de Delphes, imagina des récits dont le sel et l'agrément faisaient mieux goûter la moralité. Parmi ceux qui l'ont imité, je citerai Socrate, qui a fait entrer ses fables dans ses divins ouvrages, et Horace, qui en a orné ses poésies, parce que, sous l'apparence de badinages qui peuvent s'appliquer à tous, elles renferment de sages enseignements. Babrius, de son côté, les assujettissant au rhythme des vers ïambiques grecs, les a renfermées dans deux volumes, et Phèdre, d'une partie, en a formé cinq livres. Je publie à mon tour, en un seul livre, quarante-deux de ces fables, déjà traduites en latin sans aucun ornement, en m'efforçant de les rendre avec plus de détails en vers élégiaques. Vous aurez donc un ouvrage

ceas, sollicitudines leves, totumque vivendi ordinem cautus agnoscas. Loqui vero arbores, feras cum hominibus gemere, verbis certare volucres, animalia ridere fecimus; ut pro singulorum necessitatibus vel ab ipsis animis sententia proferatur.

qui pourra récréer votre esprit, exercer votre imagination, alléger vos soucis, et signaler à votre attention les règles à suivre dans toute la conduite de la vie. J'ai fait parler les arbres ; j'ai donné aux bêtes féroces la sensibilité de l'homme, aux oiseaux le talent oratoire, le rire aux animaux, afin de pouvoir, selon la situation où chacun d'eux est placé, tirer une moralité qui convienne à leur caractère particulier.

FLAVII AVIANI

FABULÆ.

FABULA PRIMA.

RUSTICA ET LUPUS[1].

Rustica deflenti parvo juraverat olim
  Ni taceat, rabido quod foret esca Lupo.
Credulus hanc vocem Lupus audiit, et manet ipsas
  Pervigil ante fores, irrita vota gerens :
Nam lassata puer nimiæ dat membra quieti,
  Spem quoque raptori sustulit inde famis[2].
Hunc ubi silvarum repetentem lustra suarum
  Jejunum conjux sensit adesse lupa :
Cur, inquit, nullam refers de more rapinam,
  Languida consumptis sed trahis ora genis? —
Ne mireris, ait, deceptum fraude maligna
  Vix miserum vacua delituisse fuga.
Nam quæ præda, rogo, quæ spes contingere posset,
  Jurgia nutricis quum mihi verba darent?

Hæc sibi dicta putet[3], seque hac sciat arte notari,
  Femineam quisquis credidit esse fidem[4].

LES FABLES

DE

FLAVIUS AVIANUS.

FABLE PREMIÈRE.

LA VILLAGEOISE ET LE LOUP.

Un jour, une Villageoise jura à un petit enfant qui pleurait, que, s'il ne se taisait, elle le donnerait au Loup féroce, qui le dévorerait. Un Loup trop crédule entend ces paroles et se pose en sentinelle devant la porte, s'épuisant en vœux inutiles : car l'enfant, cédant à la fatigue, tombe dans un profond sommeil, et enlève ainsi au ravisseur l'espoir de satisfaire son appétit. Dès que la louve, sa compagne, le vit regagner à jeun sa retraite au fond des forêts : D'où vient, lui dit-elle, que tu ne rapportes point aujourd'hui ton butin accoutumé, et que tu montres sur ta mine piteuse tous les signes de l'abattement? — Ne t'étonne point, lui répondit le Loup, si, pour mon malheur, dupe d'une insigne fourberie, j'ai à grand'peine réussi à m'échapper sans aucunes provisions; car, de quelle proie, de quel espoir, dis-moi, pouvais-je me flatter, moi qui étais assez sot pour me laisser tromper aux réprimandes d'une nourrice?

Cette fable et sa moralité s'adressent à ceux qui s'imaginent que jamais femme ait été fidèle à ses serments.

FABULA II.

AQUILA ET TESTUDO.

Pennatis avibus quondam Testudo loquuta est :
Si quis eam volucrem constituisset humi ;
Protinus e rubris conchas proferret arenis [1],
Quis pretium nitido cortice bacca daret ;
Indignans sibimet, tardo quod sedula gressu
Nil ageret, toto perficeretque die.
Ast ubi promissis Aquilam fallacibus implet,
Experta est similem perfida lingua fidem.
Et male mercatis dum quærit sidera pennis,
Occidit infelix alitis ungue fero.
Tum quoque sublimis, quum jam moreretur, in auras
Ingemuit, votis hæc licuisse suis.
Atque ait : Exosæ post hæc documenta quietis
Non sine supremo magna labore peti.

Sic, quicumque nova sublatus laude tumescit,
Dat merito pœnas, dum meliora cupit.

FABULA III.

CANCER ET MATER [1].

Curva retrocedens quum fert vestigia Cancer
Hispida saxosis terga relisit aquis.
Hunc Genitrix facili cupiens procedere gressu,
Talibus alloquiis præmonuisse datur :

FABLE II.

L'AIGLE ET LA TORTUE.

La Tortue, un jour, fit une demande aux oiseaux : si l'un deux voulait, après l'avoir fait voyager dans les airs, la déposer à terre, aussitôt elle irait tirer des coquillages du fond de la mer Rouge, et une perle serait la récompense de ce service. Elle s'indignait de voir que, malgré ses efforts, sa marche lente la mettait dans l'impuissance d'agir, et la forçait de passer les jours entiers dans l'inaction. Mais, après avoir fait à l'Aigle mille promesses trompeuses, elle fut victime d'une perfidie égale à celle de ses discours : en voulant s'élever jusqu'aux astres au moyen de ses ailes d'emprunt, la malheureuse périt sous les serres cruelles de l'oiseau. Alors, au haut des airs, sur le point d'expirer, elle déplore trop tard l'accomplissement de ses vœux téméraires, et dit : Que mon funeste sort apprenne à ceux qui s'ennuyent d'une vie tranquille, qu'on n'arrive pas aux grandeurs sans subir de terribles épreuves.

C'est ainsi que, séduit par une gloire nouvelle qui flatte son orgueil, celui qui aspire à une position plus éclatante, porte le juste châtiment de son ambition.

FABLE III.

L'ÉCREVISSE ET SA MÈRE.

Une Écrevisse aux pieds courbés, marchant à reculons, blessa son dos rugueux contre un rocher caché sous les eaux. Sa Mère, qui désirait la voir marcher d'une manière dégagée, lui adressa, dit-on, de tels avis : Abs-

Ne tibi transverso placeant hæc devia, nate,
Rursus in obliquos neu velis ire pedes.
Sed nisu contenta ferens vestigia recto,
Innocuos prono tramite siste gradus [2].
Cui natus, Faciam, si me præcesseris, inquit,
Rectaque monstrantem certior ipse sequar.

Nam stultum nimis est, quum tu pravissima tentes,
Alterius censor ut vitiosa notes.

FABULA IV.

BOREAS ET SOL [1].

Immitis Boreas, placidusque ad sidera Phœbus,
Jurgia cum magno conseruere Jove,
Quis prior inceptum peragat : mediumque per orbem
Carpebat solitum forte viator iter.
Convenit hanc potius liti præfigere causam,
Pallia nudato decutienda viro.
Protinus impulsus ventis circumtonat æther,
Et gelidus nimias depluit imber aquas.
Ille magis duplicem lateri circumdat amictum [2],
Turbida summotos qua trahit aura sinus.
Sed tenues radios paulatim increscere Phœbus
Jusserat, ut nimio surgeret igne jubar;
Donec lassa volens requiescere membra viator,
Deposita fessus veste resedit humi.
Tunc victor docuit præsentia Numina Titan,
Nullum præmissis vincere posse minis.

tiens-toi, ma fille, de marcher en arrière dans ces impénétrables détours; ne place point tes pieds d'une manière oblique, dirige-les devant toi en ligne droite, et pose-les légèrement sur un chemin uni, pour ne point te blesser. — Je ferai ce que vous me conseillez, lui dit la jeune Écrevisse, si vous voulez marcher devant moi; je serai plus certaine de ne pas m'éloigner du droit chemin, quand je vous aurai pour guide.

C'est le comble de la sottise, quand on se conduit de la manière la plus blâmable, de s'ériger en censeur pour critiquer les défauts d'autrui.

FABLE IV.

BORÉE ET LE SOLEIL.

Le fougueux Borée, et Phébus, calme au milieu des astres, disputaient de leur puissance devant le grand Jupiter : chacun d'eux prétendait accomplir le premier la tâche qui leur serait imposée. Par hasard, vers le milieu du jour, un piéton suivait sa route accoutumée; il offrit aux deux rivaux un moyen de vider leur différend : ils convinrent, sans plus tarder, de forcer l'homme à se dépouiller de son manteau. Aussitôt le vent se déchaîne avec furie, l'air retentit avec fracas, et une pluie glaciale tombe par torrents. Le voyageur s'enveloppe de son manteau, qu'il serre plus fortement aux endroits où il donne le plus de prise à la tempête. Phébus, à son tour, augmente peu à peu la puissance de ses rayons jusqu'à rendre leur ardeur insupportable; et le voyageur accablé, voulant se reposer de ses fatigues, quitte ses vêtements et s'assied par terre. Alors la victoire de Phébus montra aux dieux qui en étaient les témoins, qu'on ne peut triompher en employant d'abord la menace.

FABULA V.

RUSTICUS ET ASINUS[1].

Metiri se quemque decet[2], propriisque juvari
Laudibus, alterius nec bona ferre sibi.
Ne detracta gravem faciant miracula risum
Cœperit in solitis quum remeare malis.

Exuvias Asinus Gætuli forte leonis
Repperit, et spoliis induit ora novis,
Aptavitque suis incongrua tegmina membris,
Et miserum tanto pressit honore caput.
Ast ubi terribilis animo circumstitit horror[3],
Pigraque præsumptus venit in ossa vigor;
Mitibus ille feris communia pabula calcans,
Turbabat pavidas per sua rura boves.
Rusticus hunc magna postquam deprendit ab aure,
Correptum vinclis verberibusque domat;
Et simul abstracto denudans corpora tergo,
Increpat his miserum vocibus ille pecus:
Forsitan ignotos mutato tegmine fallas,
At mihi, qui quondam, semper Asellus eris.

FABULA VI.

RANA ET VULPIS.

Edita gurgitibus, olimque immersa profundo,
Et luteis tantum semper amica vadis,

FABLE V.

LE PAYSAN ET L'ANE.

CHACUN doit s'apprécier à sa juste valeur, se contenter de son mérite personnel, et ne pas s'approprier les avantages d'autrui ; car on court risque d'être la risée du public, quand, privé de ces ornements étrangers, on est réduit à paraître dans sa nudité première.

Un Ane, ayant trouvé la dépouille d'un lion de Gétulie, se revêtit de cette nouvelle parure, adapta à ses membres cette peau qui leur convenait si peu, et chargea sa tête ignoble du masque imposant du terrible animal. Dès qu'il se crut en état de répandre autour de lui l'épouvante, et qu'une vigueur factice eut animé ses membres paresseux, il foule aux pieds les communs pâturages des troupeaux paisibles, et jette l'épouvante parmi les génisses craintives qui paissent dans leurs prairies. Un Paysan reconnaît l'Ane à un bout de sa longue oreille, lui passe un licou et le réduit à coups de fouet ; puis, arrachant la peau dont s'était affublé le misérable quadrupède, il lui adresse ces dures paroles : Il est possible que, au moyen de ton déguisement, tu trompes ceux qui ne te connaissent pas ; mais pour moi, tu n'as jamais été, et tu ne seras jamais qu'un Ane.

FABLE VI.

LA GRENOUILLE ET LE RENARD.

NÉE dans l'humide élément, naguère reléguée au fond des marais, et ne se plaisant jusque-là que dans la vase,

Ad superos colles, herbosaque prata recurrens,
  Mulcebat miseras turgida Rana feras [1]:
Callida quod posset gravibus succurrere morbis,
  Et vitam ingenio continuare suo.
Nec se Pæonio jactat cessisse magistro [2],
  Quamvis perpetuos curet in orbe Deos.
Tunc Vulpes pecudum ridens astuta quietem,
  Verborum vacuam prodidit esse fidem.
Hæc dabit ægrotis, inquit, medicamina membris,
  Pallida cæruleus cui notat ora color?

Ne sibimet quisquam de rebus inaniter ullis,
  Quas nequit, imponat, fabula nostra docet.

FABULA VII.

CANIS.

Haud facile est pravis innatum mentibus, ut se
  Muneribus dignas suppliciove putent.

Forte Canis quondam nullis latratibus horrens,
  Nec patulis primum rictibus ora trahens,
Mollia sed pavidæ submittens verbera caudæ [1],
  Concitus audaci vulnera dente dabat.
Hunc dominus, ne quem probitas simulata lateret,
  Jusserat in rabido gutture ferre nolam.
Faucibus innexis crepitantia subligat æra [2],
  Quæ facili motu signa cavenda darent.
Hæc tamen ille sibi credebat præmia ferri,
  Et similem turbam despiciebat ovans.

une Grenouille gonflée d'orgueil se mit à explorer le sommet des collines et les vertes prairies, et à consoler les animaux malades. Elle pouvait, disait-elle, opérer les cures les plus merveilleuses, et, par son savoir, reculer les limites de la vie. Le médecin Péon, ose-t-elle dire, ne la surpasse point en mérite, quoiqu'au ciel il soigne les dieux immortels. Un Renard fin et rusé, se moquant de la simplicité des animaux, leur fit voir combien peu on devait croire aux paroles de la Grenouille. Comment pourrait-elle vous guérir, dit-il; elle, dont la couleur livide est un symptôme de maladie?

Cette fable montre qu'on ne doit pas inconsidérément faire des promesses qu'on ne pourra tenir.

FABLE VII.

LE CHIEN.

Les cœurs pervers ont peine à croire qu'ils aient mérité les récompenses qu'on leur accorde ou les châtiments qu'on leur inflige.

Un Chien, peu habitué à se faire craindre par ses aboiements, ou à montrer une gueule armée de dents menaçantes, et dont la queue, qui se repliait mollement sous son ventre, trahissait le caractère craintif, pris d'un accès de fureur, se mit un jour à mordre impitoyablement les passants. Son maître, pour qu'on ne se laisse point prendre à l'air pacifique de ce méchant animal, ordonne de lui suspendre une sonnette au cou. On lui met donc un collier auquel on attache l'instrument sonore qui, par son tintement facile, avertit chacun de prendre garde à soi. Le Chien cependant s'imaginait

Tunc insultantem senior de plebe superbum
   Adgreditur, tali singula voce monens :
Infelix ! quæ tanta rapit dementia sensum [3],
   Munera pro meritis si cupis ista dari?
Non hoc virtutis decus ostentatur in ære,
   Nequitiæ testem sed geris inde sonum.

FABULA VIII.

CAMELUS.

Contentum propriis sapientem vivere rebus [1],
   Nec cupere alterius, fabula nostra monet;
Indignata cito ne stet Fortuna recursu,
   Atque eadem minuat, quæ dedit ante, rota.

Corporis immensi fertur pecus isse per auras,
   Et magnum precibus sollicitasse Jovem :
Turpe nimis cunctis irridendumque videri;
   Insignes geminis cornibus ire boves [2];
Et solum nulla munitum parte Camelum,
   Objectum cunctis expositumque feris.
Jupiter adridens, postquam sperata negavit,
   Insuper et magnæ sustulit auris onus.
Vive minor merito, cui sors non sufficit, inquit,
   Et tua perpetuum, livide, damna geme.

que cette distinction lui était accordée en raison de son mérite, et, dans sa vanité, jetait un regard de mépris sur ses confrères, quand le doyen de la gent canine, apostrophant l'orgueilleux qui les insultait, lui donna cette sage leçon : Malheureux! quelle folle illusion égare ton jugement, si tu crois que c'est comme récompense que tu portes cette sonnette! elle ne témoigne pas de tes qualités, mais le son qu'elle rend accuse sans cesse ta malice.

FABLE VIII.

LE CHAMEAU.

Cette fable montre que le sage vit content de ce qu'il possède, sans convoiter les avantages d'autrui. La Fortune peut devenir inconstante, et sa roue, par un prompt retour, peut retirer les biens qu'elle a donnés.

Un Chameau de dimension colossale se dirigea, dit-on, vers le séjour des dieux, et adressa une supplique au grand Jupiter. Sa difformité, disait-il, le rendait pour tous un objet de risée : le bœuf marchait fièrement armé de ses deux cornes, et le Chameau seul était dépourvu de moyens de défense, exposé à toutes les insultes et à la merci des autres bêtes. Jupiter sourit, rejeta sa requête et, de plus, lui raccourcit les oreilles. Estime-toi heureux de ce qui te reste, lui dit le maître des dieux, toi qui n'as pas su te contenter de ton sort, et déplore à jamais la perte que t'a fait éprouver ta jalousie.

FABULA IX.

VIATORES[1].

MONTIBUS ignotis, curvisque in vallibus arctum
Cum socio quidam suscipiebat iter;
Securus quodcumque malum fortuna tulisset,
Robore collato posset uterque pati.
Dumque per inceptum vario sermone feruntur,
In mediam præceps convenit ursa viam.
Horum alter facili comprendens robora cursu,
In viridi trepidum fronde pependit onus[2].
Ille trahens nullo jacuit vestigia gressu,
Exanimem fingens, sponte relisus humi.
Continuo prædam cupiens fera sæva cucurrit,
Et miserum curvis unguibus ante levat.
Verum ubi concreto riguerunt membra timore
(Nam solitus mentis liquerat ossa calor);
Tunc olidum credens[3], quamvis jejuna, cadaver
Deserit, et lustris conditur ursa suis.
Sed quum securi paulatim in verba redissent,
Liberior justo, qui fuit ante fugax :
Dic, sodes, quidnam trepido tibi rettulit ursa?
Nam secreta diu, multaque verba dedit[4].
Multa quidem monuit, tamen hæc quoque maxima jussit,
Quæ misero semper sunt facienda mihi :
Ne facile alterius repetas consortia, dixit,
Rursus ab insana ne capiare fera.

FABLE IX.

LES DEUX VOYAGEURS.

Deux Voyageurs marchaient de compagnie dans les étroits sentiers de montagnes inconnues et de vallées tortueuses ; comptant bien, l'un et l'autre, en réunissant leurs forces, parer à tous les dangers que le sort leur ferait rencontrer. Ils cheminaient, s'entretenant de choses et d'autres, quand tout à coup un ours paraît au milieu du chemin. L'un d'eux, d'un saut agile, monte sur un chêne, et, tout tremblant, se tient suspendu au milieu de son vert feuillage ; l'autre, sans chercher à fuir, se laisser tomber, se couche par terre et contrefait le mort. L'animal féroce, alléché par cette proie, court à l'instant sur le malheureux, le soulève et lui fait sentir ses ongles crochus. L'effroi qu'éprouve le Voyageur donne à ses membres la roideur de la mort (car la chaleur vitale avait abandonné tout son corps). L'ours, quoiqu'affamé, abandonne ce qu'il prend pour un cadavre qui sent, et retourne en sa caverne. Quand nos deux Voyageurs, peu à peu rassurés, purent renouer l'entretien, celui qui, tout à l'heure, s'était enfui, plaisantant plus qu'il ne convenait alors, dit à son compagnon : Instruis-moi donc, je te prie, de ce que l'ours t'a conté pendant que tu tremblais si fort ; car il t'en a dit bien long et t'a confié de grands secrets. — Oui, il m'a donné plusieurs avis, et m'a surtout recommandé de ne jamais oublier dans mon malheur ce conseil salutaire : Sois plus circonspect à l'avenir dans le choix de ton compagnon, m'a-t-il dit, si tu ne veux pas encore une fois tomber sous les griffes d'un animal furieux.

FABULA X.

EQUES[1].

CALVUS Eques capiti solitus religare capillos,
Atque alias nudo vertice ferre comas;
Ad Campum nitidis venit conspectus in armis[2],
Et facilem frænis flectere cœpit equum.
Hujus ab adverso Boreæ spiramina perflant,
Ridiculum populo conspiciente caput;
Nam mox dejecto nituit frons nuda galero,
Discolor apposita quæ fuit ante coma.
Ille sagax, tantis quum risus millibus esset,
Distulit admota calliditate jocum:
Quid mirum positos, referens, fugisse capillos,
Quem prius æquævæ deseruere comæ?

RIDICULO cuiquam quum sis[3], absolvere temet
Opposita veri cum ratione stude.

FABULA XI.

OLLA ÆREA ET LUTEA[1].

ARRIPIENS geminas ripis cedentibus Ollas,
Insanis pariter flumen agebat aquis.
Sed diversa duas ars et natura creavit,
Ære prior fusa est, altera ficta luto.

FABLE X.

LE CHEVALIER.

Un Chevalier romain, qui était chauve, habitué à nouer sur sa tête les cheveux qui lui restaient et à se couvrir le front d'un faux toupet, se rendit un jour au Champ de Mars, attirant sur lui tous les regards par l'éclat de ses armes, et faisant caracoler son cheval docile à tous ses mouvements. Soudain un coup de vent impétueux vient l'assaillir en face et expose à la vue du peuple sa tête qui prête à rire; car à l'instant même le toupet est emporté et laisse voir son front luisant, dégarni de cette chevelure d'emprunt qui en dissimulait la blancheur. Le Chevalier, qui ne manquait pas d'esprit, voyant des milliers de spectateurs rire à ses dépens, sut détourner les brocards par une adroite plaisanterie. Qu'y a-t-il d'étonnant, dit-il, que des cheveux d'emprunt ne veuillent pas rester sur une tête que ses cheveux naturels ont depuis longtemps abandonnée?

Quand quelqu'un rit de vous, cherchez à détruire l'impression que vous avez produite, en mettant de votre côté la raison.

FABLE XI.

LE POT D'AIRAIN ET LE POT DE TERRE.

Un fleuve, en minant ses bords, emporta dans ses eaux agitées, où ils roulaient de compagnie, deux Pots qui cependant différaient par leur nature aussi bien que par l'art qui les avait produits : l'un avait été coulé en

Dispar erat fragili et solidæ concordia motus,
Incertumque vagus amnis habebat iter.
Ne tamen allisam confringeret ærea testam,
Jurabat solitam longius ire viam.
Illa timens ne quid levibus graviora nocerent,
Et quia nulla brevi est cum meliore fides:
Quamvis securam verbis me feceris, inquit,
Non timor ex animo discutiendus [2] erit.
Nam me sive tibi, seu te mihi conferat unda,
Semper ero ambobus subdita sola malis.

PAUPERIOR caveat sese sociare potenti,
Namque fides illi cum parili melior.

FABULA XII.

RUSTICUS QUI THESAURUM INVENERAT.

RUSTICUS impresso molitus vomere terram [1],
Thesaurum sulcis prosiluisse videt.
Mox indigna animo properante relinquit aratra,
Semina compellens ad meliora boves [2].
Continuo supplex Telluri construit aras,
Quæ sibi depositas sponte dedisset opes.
Hunc Fortuna novis gaudentem provida [3] rebus
Admonet, indignam se quoque ture dolens:
Nunc inventa meis non prodis munera templis,
Atque alios mavis participare Deos.

bronze, l'autre était sorti de la roue d'un potier. Les mouvements de celui-ci, très-fragile de sa nature, n'étaient pas du tout les mêmes que ceux de son confrère fait de matière plus solide, et le fleuve débordé prenait une direction inconnue. Le Pot d'airain, cependant, pour ne pas risquer de briser le Pot de terre, lui protestait qu'il continuerait de se tenir à une juste distance; mais l'autre, sachant combien est périlleux pour les faibles le contact des forts, et combien est peu sûre pour les petits la société des grands : Quelques promesses que tu me fasses, dit-il, tu ne parviendras pas à me rassurer; car, soit que l'eau me pousse contre toi, ou toi contre moi, je serai toujours la victime de ces deux malheurs.

Le pauvre doit toujours craindre la société d'un puissant, et sa confiance sera toujours mieux placée dans son pareil.

FABLE XII.

LE CULTIVATEUR QUI A TROUVÉ UN TRÉSOR.

Un Laboureur, en ouvrant profondément la terre avec le soc de sa charrue, voit tout à coup sortir du sillon un trésor. Il laisse aussitôt le labourage comme indigne de lui, et réserve ses bœufs pour de plus doux travaux. Il s'empresse, dans sa reconnaissance, d'élever des autels à la Terre, qui lui avait départi les trésors qui lui avaient été confiés. La Fortune, qui a comblé de ses faveurs le Laboureur joyeux de ses nouvelles richesses, le réprimande et se plaint de ce qu'il ne la juge pas même digne d'un peu d'encens : Tu ne fais point hommage maintenant à mes temples du trésor que tu as trouvé, et tu préfères le partager avec d'autres divinités; mais

Sed quum subrepto fueris tristissimus auro,
  Me primam lacrymis sollicitabis inops.
Non me ridenti, sed tristi cernere vultu
  Fas erit [4], et vacua sint tua vota tibi.

Unius accepto peccat grave quisque talento,
  Si quod ab hoc sumpsit imputat hoc alii.

FABULA XIII.

TAURUS ET HIRCUS.

Immensum Taurus fugeret quum forte leonem,
  Tutaque desertis quæreret antra jugis [1].
Speluncam reperit, quam tunc hirsutus habebat
  Cinyphii ductor qui solet esse gregis.
Ast ubi submissa meditantem irrumpere fronte
  Obvius obliquo terruit ore Caper;
Tristis abit, longaque fugax de valle loquutus
  (Nam timor expulsum jurgia ferre vetat:)
Non te demissis setosum, putide, barbis,
  Illum, qui superest insequiturque, tremo [2].
Nam si discedat, nosces, stultissime, quantum
  Discrepet a Tauri viribus Hircus olens.

Dum cupis illatum tibimet par solvere damnum,
  Absque tuo damno hocce caveto fore.

quand on t'aura dérobé ton or, inconsolable et pauvre, c'est moi que tout d'abord tu importuneras de tes larmes. Alors tu ne me verras plus un visage riant, mais triste, et tes vœux ne seront point exaucés.

C'est une faute grave, après avoir reçu une somme d'argent, d'en tenir compte à un autre que celui à qui on la doit.

FABLE XIII.

LE TAUREAU ET LE BOUC.

Un Taureau, pour se soustraire aux poursuites d'un lion énorme, cherchait sur les coteaux déserts une retraite qui pût le mettre en sûreté. Il trouve une caverne qu'habitait alors un Bouc aux longs poils, conducteur ordinaire d'un troupeau barbu. Déjà il baissait la tête pour s'y réfugier au plus vite; mais le Bouc lui barre le passage et l'effraye en tournant de côté sur lui ses yeux menaçants. Le Taureau, chagrin, s'éloigne et dit, en fuyant loin de la vallée (car la crainte qu'il éprouve ne lui permet pas de punir l'affront qu'il a reçu) : Ce n'est pas toi, dégoûtant animal, qui m'épouvantes avec ta longue barbe, mais ce lion bien plus fort que moi qui me poursuit. S'il s'éloigne, tu apprendras, insensé, la différence qui existe entre les forces du Taureau et celles du Bouc à l'odeur fétide.

Si vous voulez venger une offense, prenez garde que la vengeance elle-même ne vous soit funeste.

FABULA XIV.

SIMIA ET JUPITER.

Jupiter in toto quondam quæsiverat orbe,
Munera natorum qui meliora daret.
Certatim ad regem currit genus omne ferarum,
Permixtumque homini cogitur ire pecus [r].
Sed nec squamigeri desunt ad jurgia pisces,
Vel quidquid volucrum purior aura vehit.
Inter quos trepidæ ducebant pignora matres,
Judicio tanti discutienda Dei.
Tunc brevis informem traheret quum Simia natum,
Ipsum etiam in risum compulit ire Jovem.
Hæc tamen ante alias rupit turpissima vocem,
Dum generis crimen sic abolere cupit:
Jupiter hoc norit, maneat victoria si quem,
Judicio superest omnibus iste meo.

Ergo mos homini est, quidquid sibi fecerit ipse,
Vile licet maneat, comprobat ipse tamen.
Nolo velis rerum quidquam laudare tuarum,
Alterius nisi sunt ore probata prius.

FABULA XV.

GRUS ET PAVO.

Threiciam volucrem fertur Junonius ales
Communi sociam continuasse cibo.

FABLE XIV.

LA GUENON ET JUPITER.

Jupiter voulut un jour connaître lequel de tous les êtres qui peuplent l'univers produisait les plus beaux rejetons. Toutes les espèces de bêtes sauvages accourent à l'envi aux pieds de sa grandeur, et celles des champs sont forcées de s'y rendre avec l'homme. Les poissons écailleux ne manquent point à ce grand débat, non plus que tous les oiseaux qui s'élèvent aux régions les plus pures de l'air. Au milieu de ce concours, les mères, tremblantes d'inquiétude, conduisaient leurs petits, sur le mérite desquels devait prononcer un si grand dieu. Alors, à la vue d'une Guenon à la taille courte et ramassée qui traînait après elle son hideux enfant, Jupiter lui-même ne put s'empêcher de rire. Cependant cette mère, la plus laide de toutes, jalouse de dissiper les préventions dont sa progéniture était l'objet, éleva la voix : Que Jupiter le sache bien, dit-elle, si la palme doit appartenir à quelqu'un, c'est à celui-ci qui l'emporte sur tous les autres, à mon avis.

Ainsi l'homme est-il fait : il se complaît dans ses œuvres, tout imparfaites qu'elles puissent être. Pour vous, ne louez rien de ce que vous avez fait avant d'être sûr déjà de l'approbation des autres.

FABLE XV.

LA GRUE ET LE PAON.

L'oiseau de Junon retint un jour à dîner la Grue, habitante de la Thrace. Comme ils disputaient sur le mé-

Namque inter varias fuerat discordia formas,
Magnaque de facili jurgia lite trahunt:
Quod sibi multimodo fulgerent membra decore,
Cæruleam facerent livida terga Gruem.
Et simul erectæ circumdans tegmina caudæ [1]
Sparserat arcanum rursus in astra jubar.
Illa licet nullo pennarum certet honore,
His tamen insultans vocibus usa datur:
Quamvis innumerus plumas variaverit ordo,
Mersus humi semper florida terga geris [2].
Ast ego deformi sublimis in aera penna,
Proxima sideribus numinibusque, feror.

Si quadam virtute nites, ne despice quemquam,
Ex alia quadam forsan et ipse nitet.

FABULA XVI.

QUERCUS ET ARUNDO [1].

Montibus e summis radicitus eruta Quercus
Decidit, insani turbine victa noti.
Quam tumidis subter decurrens alveus undis
Suscipit, et fluvio præcipitante rapit.
Verum ubi diversis impellitur ardua ripis,
In fragiles calamos grande resedit onus.
Tunc, sic exiguo connectens cespite ramos
Miratur liquidis quod stet Arundo vadis;
Se quoque tam vasto necdum consistere trunco,
Ast illam tenui cortice ferre minas.

rite de leur forme différente, d'un simple désaccord surgit une querelle animée. Mon corps, disait le Paon, brille de mille nuances, tandis que ton dos plombé ne présente qu'une couleur bleuâtre. Et, en même temps, il relève et déploie en rond les plumes de sa queue qui lui sert d'ombrage, et dirige vers les astres une nouvelle et mystérieuse constellation. La Grue, qui ne peut aucunement prétendre à la beauté du plumage, lui adressa cependant ces paroles mortifiantes : Tes plumes brillent, il est vrai, de mille couleurs symétriquement disposées, mais tu restes toujours attaché à la terre, où tu es réduit à étaler ta riche parure ; tandis que moi, à l'aide de mes vilaines ailes, je puis m'élever au plus haut des airs, et m'approcher des astres et des dieux.

Bien que vous vous distinguiez par quelque qualité particulière, ne méprisez pas les autres; car peut-être se recommandent-ils eux-mêmes par des qualités que vous n'avez pas.

FABLE XVI.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Un Chêne déraciné par un vent impétueux, dont il n'avait pu soutenir l'effort, roula du sommet des montagnes jusque dans les eaux gonflées d'un fleuve qui en baignait le pied, et suivit le rapide courant. Poussé d'une rive à l'autre, l'arbre superbe est enfin arrêté par son énorme poids au milieu de frêles roseaux, et engage dans ses branches une de ces tiges délicates. Il s'étonne alors de voir ce Roseau debout sur ces humides bords. Lui-même, malgré l'ampleur de son tronc, n'a pu se soutenir contre la tempête, dont cette humble plante, avec sa faible tige, brave le courroux ! Le Roseau babillard lui

Stridula mox blando respondit Canna susurro,
  Seque magis tutam debilitate docet :
Tu rabidos, inquit, ventos, sævasque procellas
  Despicis, et totis viribus acta ruis.
Ast ego surgentes paulatim demoror austros [2],
  Et quamvis levibus provida cedo notis.
In tua proruptus offendit robora nimbus,
  Motibus aura meis ludificata [3] perit.

HÆC nos dicta monent magnis obsistere frustra,
  Paulatimque truces exsuperare minas.

FABULA XVII.

VENATŌR ET TIGRIS.

VENATOR jaculis haud irrita vulnera torquens,
  Turbabat rapidas per sua lustra feras.
Tum pavidis audax cupiens succurrere Tigris
  Verbere commotas jussit adesse minas [1].
Ille tamen solito contorquens tela lacerto,
  Nunc tibi, qualis eram, nuntius iste refert.
Et simul emisso transjecit vulnera ferro [2],
  Perstrinxitque citos hasta cruenta pedes.
Molliter adfixum traheret quum saucia telum [3],
  A trepida fertur vulpe retenta diu :
Dum rogat unde foret, qui talia vulnera ferret,
  Aut ubinam jaculum delituisset agens;
Illa gemens, fractoque loqui vix murmure cœpit
  (Nam solitas voces ira dolorque rapit) :

dit alors, en faisant entendre un doux murmure : C'est ma faiblesse même qui fait ma sûreté. Vous méprisez les vents fougueux et les tempêtes furieuses, et vous finissez par succomber malgré toute votre force; pour moi, je n'oppose qu'une faible résistance au vent qui s'élève, et, quelque léger qu'il soit, je baisse prudemment la tête. L'ouragan vient se heurter contre votre tronc qui résiste, tandis que mes flexibles mouvements déjouent et annulent ses efforts.

Cette fable montre qu'on essayerait en vain de résister aux grands : ce n'est qu'avec ménagement qu'on parvient à désarmer leur aveugle colère.

FABLE XVII.

LE CHASSEUR ET LE TIGRE.

Un Chasseur, dont les traits ne portaient jamais à faux, troublait, jusqu'en leur fort, les bêtes promptes à fuir devant lui. Un Tigre audacieux, qui voulait les secourir dans ce moment de terreur, s'animait au combat en se battant les flancs de sa queue. Mais le Chasseur, dirigeant contre lui son dard avec sa force accoutumée : Ce message que je t'envoie, dit-il, t'apprendra qui je suis. En même temps, le trait part, atteint le Tigre, et le fer sanglant perce ses pieds agiles. Pendant que l'animal blessé se retire en traînant le dard engagé dans la plaie, le Renard, qui s'empresse auprès de lui, l'arrête, dit-on, assez longtemps : D'où vient, lui demande-t-il, cet adversaire qui fait de si cruelles blessures? Où s'était-il caché pour lancer son dard? Le Tigre, gémissant et pouvant à peine faire entendre quelques sons entrecoupés (car la colère et la douleur lui ôtent le libre

Nulla quidem medio convenit in aggere forma,
Quæque oculis olim sit repetenda meis;
Sed cruor, et validis in nos directa lacertis
Ostendunt aliquem tela fuisse virum.

Bruta licet soleant animalia jure timeri,
Omnibus est illis plus metuendus homo.

FABULA XVIII.

JUVENCI ET LEO.

Quatuor immensis quondam per prata Juvencis
Fertur amicitiæ tanta fuisse fides,
Ut simul emissos nullus divelleret error,
Rursus et e pastu turba rediret amans.
Hos quoque collatis inter se cornibus ingens
Dicitur in silvis pertimuisse Leo.
Dum metus oblatam prohibet tentare rapinam,
Et conjuratos horret adire boves;
Et quamvis audax, factisque immanior esset,
Tantorum solus viribus impar erat:
Protinus aggreditur pravis insistere verbis,
Collectum cupiens dissociare pecus [1].
Et, postquam dictis animos disjunxit acerbis,
Invasit miserum diripuitque gregem.
Tunc quidam ex illis: Vitam servare quietam
Qui cupit, ex nostra discere morte potest.

Neve cito admotas verbis fallacibus aures
Impleat, aut veterem deserat ante fidem.

usage de la voix), répond enfin : Il n'a paru sur le lieu du combat aucun adversaire que mes yeux désormais puissent désirer de voir encore ; mais le sang que je répands et la vigueur avec laquelle ce trait a été lancé contre moi me montrent assez que c'est un homme.

Si nous craignons avec raison les bêtes brutes, elles doivent, à leur tour, redouter l'homme bien davantage.

FABLE XVIII.

LES TAUREAUX ET LE LION.

Quatre magnifiques Taureaux, en paissant dans les près, se lièrent jadis d'amitié si étroite, qu'ils ne s'écartaient jamais les uns des autres, sortant en même temps de l'étable et revenant tous ensemble du pâturage. Aussi un fort Lion, redoutable habitant de la forêt, n'osait-il affronter les cornes réunies des quatre compagnons. Comme la crainte l'empêche, malgré son audace et ses cruels exploits, de prétendre à une aussi riche proie, qu'il tremble d'aborder les Taureaux prêts à se porter un mutuel secours, et qu'il ne se dissimule pas que seul il est trop faible contre tant d'adversaires ; impatient de dissoudre cette redoutable alliance, il essaye d'y parvenir en leur tenant de méchants propos, et, quand ses perfides discours ont désuni les quatre amis, il se jette sur les malheureux et les met en pièces. Un des Taureaux dit alors : Que notre mort serve de leçon à ceux qui désirent mener une vie heureuse et tranquille.

On doit se garder de prêter légèrement l'oreille aux discours trompeurs, et de rompre brusquement avec un ami qui vous a toujours été fidèle.

FABULA XIX.

ABIES ET DUMUS.

HORRENTES Dumos Abies pulcherrima risit,
  Quum facerent formæ jurgia magna suæ.
Indignum referens cunctis certamen haberi,
  Quod meritis nullus consociaret honos [1].
Nam mihi deductum surgens in nubila corpus,
  Verticis erectas tollit in astra comas.
Puppibus et patulis media quum sede locamur,
  In me suspensos explicat aura sinus.
At tibi deformem quod dant spineta figuram,
  Despectum cuncti præteriere viri.
Ille refert : Nunc læta quidem bona sola fateris,
  Et nostris frueris imperiosa malis;
Sed quum pulchra minax succidet membra securis,
  Quam velles spinas tunc habuisse meas!

NEMO suæ carnis nimium lætetur honore [2];
  Ne vilis factus post tua damna gemat.

FABULA XX.

PISCATOR ET PISCIS [1].

PISCATOR solitus prædam deprendere seta,
  Exigui piscis vile trahebat onus.
Sed postquam superas captum perduxit ad auras,
  Atque avido fixum vulnus ab ore tulit :

FABLE XIX.

LE SAPIN ET LE BUISSON.

Au milieu d'une dispute animée sur la prééminence de leur forme, un Sapin des plus beaux se moquait d'un Buisson hérissé d'épines. Le débat, disait-il, ne pouvait que paraître disproportionné, puisqu'il n'y avait nul rapprochement à faire entre leurs qualités. Je m'élance svelte et dégagé dans les nuages et je cache dans les cieux ma cime droite et chargée de feuillage. Sur les grands navires, au centre desquels je m'élève, c'est moi qui porte les voiles que déploie le souffle des vents. Pour toi, avec l'aspect hideux que te donnent tes épines, tout le monde passe devant toi avec mépris. — Maintenant, répond le Buisson, tu ne parles complaisamment que de tes avantages, et ton orgueil se plaît à faire ressortir mes disgrâces; mais quand la hache menaçante fera tomber ton superbe tronc sous ses coups, combien alors ne voudras-tu pas avoir mes épines!

Ne vous glorifiez point outre mesure de vos avantages corporels, car ceux dont vous rabaissez ainsi le mérite peuvent avoir plus tard à gémir sur vos disgrâces.

FABLE XX.

LE PÊCHEUR ET LE POISSON.

Un Pêcheur, accoutumé à prendre avec sa ligne un plus riche butin, tira de l'eau un tout petit Poisson. Après qu'il eut amené son captif sur la rive et dégagé son hameçon de sa gueule avide : Épargnez-moi, je vous

Parce, precor, supplex lacrymis, ita dixit, obortis;
 Nam quanta ex nostro corpore lucra feres?
Nunc me saxosis genetrix fecunda sub antris
 Fudit [2], et in propriis ludere jussit aquis [3].
Tolle minas, tenerumque tuis sine crescere mensis,
 Hæc tibi me rursum litoris ora dabit:
Protinus immensi depastus cærula ponti,
 Pinguior ad calamum sponte recurro tuum.
Ille nefas captum referens absolvere piscem,
 Difficiles queritur casibus esse vices:
Nam stultum est [4], inquit, præsentem amittere prædam,
 Stultius et rursum vota futura sequi.

Incerta pro spe non munera certa relinque,
 Ne rursus quæras forte, nec invenias.

FABULA XXI.

RUSTICUS ET AVIS [1].

Parvula progeniem terræ mandaverat Ales,
 Qua stabat viridi cespite flava seges.
Rusticus hanc fragili cupiens decerpere culmo,
 Vicinam supplex forte petebat opem.
Sed vox implumes turbavit credula nidos,
 Suaserat et laribus continuare fugam.
Cautior hos remeans prohibet discedere mater:
 Nam, quid ab externis proficietur? ait.
Ille iterum caris operam mandavit amicis;
 At genetrix rursum tutior inde manet.

prie, lui dit, en versant des larmes, le Poisson suppliant. Quel profit tirerez-vous de moi? Ma féconde mère vient de me produire dans le creux d'un rocher et m'a envoyé jouer dans les eaux qui forment notre domaine. Cessez de vous montrer hostile, et laissez-moi de petit devenir grand pour paraître sur votre table : vous pourrez me repêcher sur ces bords. Bientôt, après m'être abondamment repu dans les eaux de l'immense océan, je reviendrai, plus gras, mordre volontairement à votre hameçon. Le Pêcheur réplique qu'il n'est pas permis de rejeter à l'eau le poisson pris, et allègue l'imprudence de compter sur des chances incertaines. Si c'est une sottise, ajoute-t-il, de laisser échapper la proie qu'on tient, c'est une sottise bien plus grande encore d'espérer jamais la reprendre.

Qu'un espoir douteux ne vous fasse point renoncer à des avantages réels; car peut-être risqueriez-vous de chercher encore et de ne point trouver.

FABLE XXI.

LE CULTIVATEUR ET L'ALOUETTE.

Une petite Alouette avait établi son nid dans un champ où les épis dorés se soutenaient sur des tiges encore vertes. Le chaume devenu sec et fragile, le Cultivateur, voulant faire la moisson, pria instamment ses voisins de venir l'aider. A la voix du Paysan qui compte sur ce secours, la jeune couvée qui n'a point encore de plumes prend l'alarme, et s'imagine qu'il faut, sans plus tarder, quitter le nid. A son retour, leur mère, plus expérimentée, leur défend de changer de retraite : Car que feront des étrangers? dit-elle. Le Cultivateur alors a recours à l'obligeance de ses meilleurs amis, et l'Alouette tranquille ne songe point encore à déloger. Mais quand elle vit le

Sed postquam curvas dominum comprendere falces,
Frugibus et veram sensit adesse manum :
Nunc ait, o miseri, dilecta relinquite rura,
Quum spem de propriis viribus ille petit [2].

FABULA XXII.

INVIDUS ET CUPIDUS.

JUPITER ambiguas hominum prædiscere mentes
Ad terras Phœbum misit ab arce poli.
Tunc duo diversis poscebant numina votis :
Namque alter cupidus, invidus alter erat.
His sese medium Titan, scrutatus utrumque,
Obtulit, et precibus ut peteretur, ait,
Præstabit facilis : nam quæ speraverit unus,
Protinus hæc alter congeminata feret.
Sed cui longa jecur nequeat satiare cupido,
Distulit admotas in nova damna preces;
Spem sibi confidens alieno crescere voto,
Seque ratus solum munera ferre duo.
Ille ubi captantem socium sua præmia vidit,
Supplicium proprii corporis optat ovans.
Nam petit exstinctus ut lumine degeret uno,
Alter ut, hoc duplicans, vivat utroque carens.
Tunc sortem sapiens humanam risit Apollo,
Invidiæque malum rettulit inde Jovi;
Quæ dum proventis aliorum gaudet iniquis
Lætior, infelix et sua damna cupit [1].

maître prendre sa faucille en croissant, et, de sa main, couper le blé : C'est maintenant, mes pauvres enfants, qu'il vous faut abandonner ce champ chéri, puisque le maître a compris qu'il ne devait compter que sur son propre travail.

FABLE XXII.

L'ENVIEUX ET L'AVARE.

JUPITER, du haut des cieux, envoya Phébus sur la terre pour y étudier les passions cachées des hommes. Deux de ces derniers imploraient les dieux par des vœux bien différents, car l'un était avare et l'autre envieux. Phébus, après avoir sondé leurs cœurs, se présente au milieu d'eux et leur déclare qu'ils peuvent lui adresser leurs prières; il les satisfera volontiers : car ce que l'un aura souhaité sera aussitôt donné double à l'autre. Celui dont le cœur est dévoré d'une insatiable convoitise, rétracte des vœux qui doivent profiter à d'autres qu'à lui, espérant d'ailleurs s'enrichir par le souhait de son compagnon, et croyant recevoir seul le double présent. L'Envieux, voyant l'Avare le frustrer ainsi de ce qui devait lui revenir, heureux de pouvoir se venger, se souhaite à lui-même une affliction corporelle : il demande donc d'être privé d'un œil pour que son compagnon, en vertu de son double privilége, les perdît tous les deux. Apollon, à ce trait qui lui fit connaître toute la perversité humaine, se prit à rire, et alla raconter à Jupiter les tristes effets de l'envie, malheureuse passion qui, pour jouir des revers d'autrui, va, dans son aveuglement, jusqu'à désirer sa propre perte.

FABULA XXIII.

STATUARIUS[1].

VENDITOR insignem referens de marmore Bacchum
Expositum pretio fecerat esse Deum.
Nobilis hunc quidam funesta in sede sepulcri
Mercari cupiens, compositurus erat.
Alter adoratis ut ferret munera templis,
Redderet et sacro debita vota loco.
Nunc, ait, ambiguum facies de mercibus omen,
Quum spes in pretium munera dispar agit.
Et me defunctis, seu malis tradere Divis;
Sive decus busti, seu velis esse Deum;
Subdita nequitiæ est magni reverentia facti[2],
Atque eadem retines funera nostra manu.

CONVENIT hoc illis quibus est permissa potestas,
An prodesse aliis, vel nocuisse velint.

FABULA XXIV.

VENATOR ET LEO[1].

CERTAMEN longa protractum lite gerebant
Venator quondam nobilis atque Leo.
Hi quum perpetuum cuperent in jurgia finem,
Edita continuo forte sepulcra vident.
Illic docta manus flectentem colla Leonem
Fecerat in gremio procubuisse Viri.

FABLE XXIII.

LE STATUAIRE.

Un Artiste, qui avait exécuté en marbre une fort belle statue de Bacchus, l'avait exposée pour la vendre. Un grand voulait l'acheter pour la placer dans un tombeau, lugubre demeure d'un mort; un autre se proposait d'en faire hommage à un temple rempli d'adorateurs, et de s'acquitter ainsi d'un vœu envers le lieu saint. Maintenant, dit le Bacchus, tu rends bien difficile à prévoir le sort de ta marchandise; car le prix que tu en espères variera suivant sa destination. Que tu veuilles me placer parmi les morts ou au rang des divinités; que je devienne, à ton gré, l'ornement d'un tombeau ou bien un dieu; le respect que tu dois au grand Bacchus est subordonné à ton avarice, et la même main qui peut l'encenser marchande ses funérailles.

Cette réflexion s'adresse à ceux qui ont la puissance de faire du bien ou du mal à qui il leur plaît.

FABLE XXIV.

LE CHASSEUR ET LE LION.

Un Chasseur et un fier Lion disputaient entre eux de la supériorité, et ce point les tenait depuis longtemps divisés. Comme ils désiraient vider pour toujours leur débat, le hasard offre à leur vue un mausolée récemment construit sur lequel une main habile avait représenté un lion dont la tête ployait sous les efforts d'un homme qui le tenait embrassé. Le Chasseur s'appuyait de cette sculp-

Scilicet affirmans pictura[a] teste superbum
Se fieri : exstinctam nam docet esse feram.
Ille, graves oculos ad inania signa retorquens,
Infremit, et rabido pectore verba dedit :
Irrita te generis subiit fiducia vestri,
Artificis testem si cupis esse manum.
Quod si nostra novum caperet solertia sensum,
Sculperet ut docili pollice saxa Leo;
Tunc hominem adspiceres oppressum murmure solo,
Conderet ut rabidis ultima fata genis.

FABULA XXV.

PUER ET FUR.

Flens Puer extremam putei consedit ad undam,
Vana supervacuis rictibus ora trahens.
Callidus hunc lacrymis postquam Fur vidit obortis,
Quænam tristitiæ sit modo causa rogat.
Ille sibi abrupti fingens discrimina funis,
Atque auri queritur desiluisse cadum.
Nec mora; sollicitam traxit manus improba vestem,
Exutus putei protinus ima petit.
Parvulus exiguo circumdans pallia collo,
Sentibus immersus delituisse datur.
Sed post fallaci suscepta pericula voto
Tristior, amissa veste, resedit humi.
Dicitur his solers vocem rupisse querelis,
Et gemitu summos sollicitasse Deos :

ture, où le Lion succombait dans la lutte, pour proclamer sa supériorité. Mais le noble animal, jetant un regard terrible sur cette vaine représentation, frémit et dit dans sa colère : Il faut que la prévention en faveur de ta race t'abuse bien étrangement, pour que tu t'en rapportes au travail d'un artiste; car si un nouveau talent venait s'ajouter à ceux qui nous sont propres, si les lions avaient l'art de travailler un marbre docile, alors tu verrais l'homme, au seul rugissement du lion, trembler d'être dévoré par lui.

FABLE XXV.

L'ENFANT ET LE VOLEUR.

Un Enfant tout en pleurs s'assit sur la margelle d'un puits, poussant des sanglots qui n'avaient aucun motif réel. Un adroit Voleur, le voyant fondre en larmes, lui demande aussitôt la cause de son chagrin. L'Enfant, pour le tromper, lui dit que la corde s'est rompue, et déplore la perte d'une urne pleine d'or qui est tombée dans l'eau. A l'instant notre coquin quitte ses vêtements qui l'embarrassent et se hâte de descendre tout nu au fond du puits. L'Enfant, jetant alors sur ses faibles épaules les habits de sa dupe, s'enfonce dans les buissons, où il se cache. Après sa dangereuse expédition entreprise par un vain espoir de gain, le Voleur, triste et confus de la perte de ses vêtements, s'assied par terre, et, rendu sage par sa disgrâce, il invoque le secours des dieux d'une voix plaintive, en ajoutant, dit-on, ces paroles : Puissent. être sûrs, comme moi, de perdre leurs vêtements, ceux

Perdita, quisquis erit, posthac sibi pallia credat,
Qui putat in liquidis quod natat urna vadis.

Nemo nimis cupide sic res desideret ullas [1],
Ne plus quum cupiat, perdat et id quod habet.

FABULA XXVI.

LEO ET CAPELLA.

Viderat excelsa pascentem rupe Capellam,
Comminus esuriens quum Leo ferret iter.
Et prior : Heus, inquit, præruptis ardua saxis
Linque, nec hirsutis pascua quære jugis;
Sed cytisi croceum per prata virentia florem,
Et glaucas salices et thyma grata pete.
Illa gemens, Desiste, precor, fallaciter, inquit,
Securam placidis sollicitare dolis [1].
Vera licet moneas; majora pericula tollas
Tu tamen [2] : his dictis non facis esse fidem.
Nam quamvis rectis constet sententia verbis,
Suspectam hanc rabidus consiliator habet.

Ne citius blandis cujusquam credito dictis,
Sed si sint fidi, respice quid moneant.

FABULA XXVII.

CORNIX ET URNA.

Ingentem sitiens Cornix adspexerat Urnam,
Quæ minimam fundo continuisset aquam.

qui s'imagineront trouver une urne d'or au fond d'un puits!

Il ne faut donc rien convoiter avec trop d'ardeur, car en désirant ce qu'on n'a pas, on perd même ce que l'on possède.

FABLE XXVI.

LE LION ET LA CHÈVRE.

Un Lion qui cheminait, pressé par la faim, vit une Chèvre paissant sur le sommet d'un rocher. Quitte ces hauteurs rocailleuses et escarpées, lui dit-il tout d'abord, et ne cherche pas ta nourriture sur ces montagnes incultes; descends plutôt au milieu des vertes prairies, où tu brouteras la fleur safranée du cytise, les saules aux feuilles glauques et le thym savoureux. — Cesse, je te prie, reprit la Chèvre d'une voix tremblante, de vouloir troubler ma tranquillité par tes fallacieux et perfides discours. Tes conseils sont bons; pourtant ôte-moi la crainte d'un danger plus réel; en restant ici, tu me fais douter de la sincérité de tes paroles, car tes remontrances, quoique sages et bien fondées, me paraissent suspectes en raison de la férocité de ton caractère.

Ne prêtez pas légèrement l'oreille aux discours flatteurs, mais écoutez soigneusement les conseils qui partent d'une bouche amie.

FABLE XXVII.

LA CORNEILLE ET L'URNE.

Une Corneille, pressée par la soif, aperçut une Urne de grande dimension au fond de laquelle se trouvait un peu

Hanc enisa diu planis effundere campis ;
Scilicet ut nimiam pelleret inde sitim :
Postquam nulla viam virtus dedit, admovet omnes
Indignata nova calliditate dolos.
Nam brevis immersis adcrescens sponte lapillis [1]
Potandi facilem præbuit unda viam.

Viribus hæc docuit quam sit prudentia major,
Qua cœptum volucris explicuisset opus.

FABULA XXVIII.

RUSTICUS ET JUVENCUS.

Vincla recusanti, dedignantique Juvenco
Aspera mordaci subdere colla jugo,
Rusticus obliqua succidens cornua falce,
Credidit insanum defremuisse pecus.
Cautus et immenso cervicem innectit aratro
(Namque erat hic cornu promptior atque pede);
Scilicet ut longus prohiberet verbera temo,
Neve ictus faciles ungula sæva daret.
Sed postquam irato detractans vincula collo,
Immeritam vacua calce fatigat humum [1];
Continuo eversam pedibus dispergit arenam [2],
Quam ferus in domini ora sequentis agit.
Tunc sic informi squalentes pulvere crines
Discutiens, imo pectore victus ait :
Nimirum exemplum naturæ deerat iniquæ [3],
Qua fieri posses cum ratione nocens.

---

d'eau. Après avoir fait de longs efforts pour renvèrser le vase à terre, afin de pouvoir étancher sa soif dévorante, dépitée de ne pouvoir y parvenir de quelque manière qu'elle s'y prît, elle imagine un expédient nouveau qu'elle met adroitement en usage : elle jette de petits cailloux dans l'Urne, et l'eau, basse d'abord, monte d'elle-même peu à peu et lui permet de se désaltérer sans peine.

Cet exemple montre combien la réflexion, au moyen de laquelle la Corneille en vint à ses fins, est plus puissante que la force.

FABLE XXVIII.

LE LABOUREUR ET LE TAUREAU.

Un Laboureur, qui avait un jeune Taureau impatient de tous liens et s'indignant de soumettre à l'ignominie du joug sa tête indomptée, crut avoir maîtrisé la fougue de l'animal furieux, en lui coupant les cornes avec sa serpe recourbée ; puis, en homme prudent, il l'attelle à une énorme charrue (car il sait que ses pieds ne sont pas moins redoutables que ses cornes), afin que la longueur du timon le protégeât contre les coups de l'animal et mît celui-ci dans l'impossibilité de l'atteindre par ses ruades. Mais le Taureau, secouant le joug avec fureur, et, à défaut d'ennemi, battant indignement la terre, fait tout à coup voler la poussière que ses pieds ont détachée du sol, et la lance au visage de son maître qui le suit. Alors le Laboureur, trompé dans son espoir, secoue la terre qui souille ses cheveux, et dit en soupirant : J'ignorais encore, méchante bête, que ton naturel pervers pût te pousser à faire le mal même avec réflexion.

FABULA XXIX.

SATYRUS ET VIATOR[1].

Horrida congestis quum staret bruma pruinis,
Vinctaque durato stringeret arva gelu,
Hæsit in adversa nimborum mole Viator,
Perdita nam prohibet semita ferre gradum.
Hunc nemorum custos fertur miseratus in antro
Exceptum Satyrus continuisse suo.
Quem simul adspiciens ruris miratur alumnus,
Vimque homini tantam protinus esse pavet.
Nam gelidos artus vitæ ut revocaret in usum,
Afflatas calido solverat ore manus.
Sed quum depulso cœpisset frigore lætus
Hospitis eximia sedulitate frui :
Namque ille agrestem cupiens ostendere vitam,
Silvarum referens optima quæque dabat;
Obtulit et calido plenum cratera Lyæo,
Laxet ut infusus frigida membra tepor[2];
Ille ubi ferventem labris contingere testam
Horruit, algenti sufflat ab ore gelu[3].
Obstupuit duplici monstro perterritus hospes,
Et pulsum silvis longius ire jubet :
Nolo, ait, ut nostris unquam successerit antris,
Tam diversa duo qui simul ore ferat.

Qui bene colloquitur coram, sed postea prave :
Hic erit invisus, bina quod ora gerat.

FABLE XXIX.

LE SATYRE ET LE VOYAGEUR.

Par un jour de frimas où les champs endurcis étaient recouverts d'une couche épaisse de glace, un Voyageur s'engagea au milieu de neiges amoncelées qui, dérobant le sentier, le mirent dans l'impossibilité de continuer son chemin. Un Satyre, protecteur des forêts, eut, dit-on, pitié de lui et le reçut dans sa grotte. Le dieu des champs s'étonne alors et voit avec une sorte de crainte que l'homme puisse avoir tant de puissance. En effet, celui-ci, pour reprendre l'usage de ses mains glacées, les réchauffait de son haleine. Le froid chassé, le Voyageur se mit gaîment en devoir de profiter des attentions qu'avait pour lui son hôte; car, pour lui montrer les douceurs de la vie champêtre, le dieu lui offrit ce que les forêts produisent de meilleur, et lui présenta même une coupe pleine de vin chaud, pour que la liqueur généreuse achevât de délivrer du froid ses membres engourdis. Redoutant la chaleur de la coupe qui lui brûle les lèvres, l'homme souffle encore sur la liqueur pour la refroidir. Surpris et effrayé de ce double prodige, le Satyre enjoint à celui qu'il avait recueilli de quitter les forêts et de porter plus loin ses pas. Je ne veux pas, dit-il, que ma grotte serve d'asile à qui peut faire de sa bouche deux emplois si opposés.

Celui qui dit du bien des personnes présentes et parle mal des absents, sera détesté pour son double langage.

FABULA XXX.

VILLICUS ET DOMINUS.

Vastantem segetes et pinguia culta ruentem,
Liquerat abscisa Rusticus aure suem,
Ut memor accepti referens monumenta doloris,
Ulterius teneris parceret ille satis.
Rursus in excerpti deprensus crimine campi [1],
Perdidit indultæ perfidus auris onus.
Nec mora, prædictæ segeti caput intulit horrens,
Pœna sed indignum congeminata facit.
Tunc Domini captum mensis dedit ille superbis,
In varias epulas plurima frusta secans.
Sed quum consumpti Dominus cor quæreret apri,
Impatiens fertur cor rapuisse coquus [2].
Rusticus hoc justam verbo compescuit iram,
Affirmans stultum non habuisse suem.
Nam cur membrorum demens in damna redisset,
Atque uno toties posset ab hoste capi?

Hæc illos præcepta monent, qui sæpius ausi
Nunquam peccatis abstinuere manus.

FABULA XXXI.

MUS ET BOS.

Ingentem fertur Mus quondam parvus oberrans,
Ausus ab exiguo lædere dente Bovem.

FABLE XXX.

LE FERMIER ET LE MAÎTRE.

Un Fermier avait laissé aller, après lui avoir coupé une oreille, un sanglier qui avait dévasté ses moissons et ruiné ses riches cultures, comptant que l'animal, en raison de cette marque toujours présente du châtiment qui lui avait été infligé, épargnerait désormais ses nouvelles semailles. Pris une seconde fois dans un champ où il commençait à porter le ravage, le sanglier dut expier sa perfidie par la perte de l'oreille qu'on avait épargnée d'abord. Il ne tarda pourtant pas à revenir, avec sa tête hérissée, renverser l'espérance d'une récolte qui semblait assurée; mais le double châtiment qu'il avait déjà subi le rend indigne de pardon. Le Fermier le prend, le coupe par morceaux qu'on accommode de diverses façons, et le fait servir sur la table somptueuse du Maître. Le sanglier mangé, le Maître veut en avoir le cœur, et on lui apprend qu'il a été dérobé par l'avide cuisinier. Mais le Fermier calma son juste courroux par cet à-propos : Ce sanglier insensé, dit-il, n'avait point de cœur, car serait-il ainsi follement venu risquer ses membres et se faire prendre tant de fois par un même ennemi?

Ces avis s'adressent à ceux qui, après avoir plusieurs fois commis une faute, ne cherchent jamais à s'en corriger.

FABLE XXXI.

LA SOURIS ET LE BOEUF.

Un jour, une petite Souris, en rôdant à l'aventure, osa, dit-on, de sa faible dent blesser un Bœuf de la plus

Verum ubi mordaci confecit vulnera rostro,
Tutus in anfractus conditur inde suos.
Ille licet vasta torvum cervice minetur,
Non tamen iratus, quem petat, esse videt.
Tunc indignantem justo sermone fatigans,
Distulit hostiles calliditate minas :
Non quia magna tibi tribuerunt membra parentes,
Viribus effectum constituere tuis.

Disce tamen brevibus quæ sit fiducia monstris [1],
Ut faciat, quidquid parvula turba cupit.

FABULA XXXII.

RUSTICUS ET HERCULES[1].

Hærentem luteo sub gurgite Rusticus axem
Liquerat, et nexos ad juga curva boves;
Frustra dispositis confidens numina votis
Ferre suis rebus, quum resideret, opem.
Cui rector summis Tirynthius [2] infit ab astris,
Nam vocat hunc supplex in sua vota Deum :
Perge laborantes stimulis agitare juvencos [3],
Et manibus pigras disce juvare rotas.
Tunc quoque congressum majoraque viribus ausum
Fas Superos animis conciliare tuis.

Disce tamen pigris non flecti numina votis,
Præsentesque adhibe, quum facis ipse, Deos.

---

haute taille; mais à peine lui eut-elle fait sentir sa morsure, qu'elle gagna son trou pour s'y mettre en sûreté. Cependant l'énorme animal, l'œil en feu, la tête menaçante, cherche en vain; il ne voit aucun ennemi sur qui il puisse décharger sa colère. Alors la Souris, qui a trouvé, par son adresse, le moyen d'échapper à la vengeance du Bœuf, se raille de sa furie en lui adressant ces paroles sensées : Tes parents, en te transmettant, avec des membres si gros, cette force extraordinaire, auraient bien dû te donner aussi le moyen de t'en servir utilement.

Sachez donc que les petits ont assez de persévérance pour toujours arriver au but de leurs désirs.

FABLE XXXII.

LE VILLAGEOIS ET HERCULE.

Un Villageois avait laissé enfoncés dans un bourbier profond son chariot et ses bœufs encore attachés au joug recourbé, espérant, mais en vain, que les dieux, se rendant à ses vœux, viendraient le secourir sans qu'il se mît en peine. Le héros de Tirynthe, que d'une voix suppliante il invoquait dans ses prières, lui parla ainsi du haut des cieux : Ranime avec ton aiguillon l'ardeur de tes bœufs harassés, et sache par tes propres efforts aider le mouvement de tes roues embarrassées; quand tu auras essayé de tous les moyens et épuisé toutes les ressources de tes forces, alors tu pourras justement espérer de te rendre les dieux favorables.

Sachez donc que les dieux ne se laissent point fléchir par des vœux indolents; c'est en agissant vous-même que vous obtiendrez leur secours.

FABULA XXXIII.

ANSER ET RUSTICUS[1].

Anser erat cuidam pretioso germine fœta
Ovaque quæ nidis aurea sæpe daret.
Fixerat hanc volucri legem Natura superbæ,
Ne liceat pariter munera ferre duo.
Sed dominus cupidum sperans[2] vanescere votum,
Non tulit exosas in sua lucra moras;
Grande ratus pretium volucris de morte referre,
Quæ tam continuo munere dives erat.
Postquam nuda minax egit per viscera ferrum,
Et vacuam solitis fœtibus esse videt:
Ingemuit tantæ deceptus crimine fraudis;
Nam pœnam meritis rettulit inde suis.

Sic, qui cuncta Deos uno male tempore poscunt[3],
Justius his etiam vota diurna negant.

FABULA XXXIV.

FORMICA ET CICADA[1].

Quisquis torpentem passus transire juventam
Nec timuit vitæ providus ante suæ[2]:
Confectus senio, postquam gravis adfuit ætas[3],
Heu frustra alterius sæpe rogabit opem.

Solibus obreptos hiemi Formica labores
Distulit, et brevibus condidit ante cavis.

FABLE XXXIII.

L'OIE ET LE VILLAGEOIS.

Un homme avait une Oie d'une fécondité précieuse, car souvent elle déposait dans son nid des œufs d'or. La nature avait voulu que l'orgueilleux volatile ne pondît jamais deux de ces œufs en même temps; mais le maître, craignant que ses vœux cupides ne fussent pas réalisés, ne put se résigner à des délais trop longs pour sa convoitise. Persuadé qu'il retirerait un immense profit de la mort de l'Oie qui renfermait une mine de richesses si inépuisable, il lui plongea cruellement son couteau dans les entrailles, les mit à découvert et n'y trouva pas même un des œufs qu'elle lui pondait d'ordinaire. Le Villageois maudit alors l'action insensée qui trompait son espoir, et porta ainsi le juste châtiment de sa faute.

C'est ainsi que ceux qui sont assez téméraires pour demander aux dieux l'accomplissement de tous leurs vœux à la fois, voient justement repoussées les prières mêmes qu'ils leur adressent chaque jour.

FABLE XXXIV.

LA FOURMI ET LA CIGALE.

Si vous laissez votre jeunesse s'écouler dans l'oisiveté, sans vous inquiéter prudemment des besoins de l'avenir, quand vous serez accablé de vieillesse et que viendra le lourd fardeau des années, alors, hélas! vous implorerez souvent en vain le secours d'autrui.

Une Fourmi, durant l'été, avait porté à grand'peine dans ses étroites galeries, où elle les emmagasinait à l'a-

Verum ubi candentes suscepit terra pruinas,
Arvaque sub rigido delituere gelu;
Pigra nimis tantos non æquans corpore nimbos,
In propriis Laribus humida grana legit.
Decolor hanc precibus supplex alimenta rogabat,
Quæ quondam querulo ruperat arva sono [4]:
Se quoque, maturas quum tunderet area messes,
Cantibus æstivos explicuisse dies.
Parvula tunc ridens sic est affata Cicadam
(Nam vitam pariter continuare solent):
En quoniam summo substantia parta labore est,
Frigoribus mediis otia longa traho.
At tibi saltandi nunc ultima tempora restant,
Cantibus est quoniam vita peracta prior.

FABULA XXXV.

SIMIA ET NATI.

FAMA est, quod geminum profundens Simia partum [1]
Dividit in varias pignora bina vices.
Namque unum caro genitrix educit amore,
Alteriusque odiis exsaturata tumet [2].
Cœperit ut fœtam gravior terrere tumultus,
Dissimili natos conditione rapit.
Dilectum manibus vel pectore gestat amico,
Contemptum dorso suscipiente levat.
Sed quum lassatis nequeat consistere plantis,
Oppositum fugiens sponte remittit onus.
Alter at hirsuto circumdans brachia collo
Hæret, et invita cum genitrice fugit.

vance, des provisions pour passer son hiver; mais quand la neige eut blanchi la terre, et que les champs disparurent sous une écorce de glace, réduite à l'inaction et incapable de supporter la rigueur de la saison, elle subsistait, dans son réduit, de son grain empreint d'une légère moiteur. Une maigre Cigale, qui naguère avait fait résonner les champs de son cri monotone, vint en suppliante implorer d'elle quelque nourriture. En été, dit-elle, quand les moissonneurs battaient sur l'aire les épis dorés, je trompais par mes chants la longueur des jours. La petite Fourmi se mit alors à rire, et parla ainsi à la Cigale (car toutes deux vivaient dans l'espérance de voir encore les beaux jours) : Grâce aux provisions que j'ai amassées à force de travail, je puis, au milieu de l'hiver, vivre dans une douce oisiveté. Pour toi, qui as passé la belle saison à chanter, tu n'as plus qu'à danser au temps de la froidure.

FABLE XXXV.

LA GUENON ET SES PETITS.

On prétend que la Guenon, lorsqu'elle met bas deux petits, les traite tous deux d'une manière bien différente; car elle prodigue à l'un tout l'amour d'une tendre mère, et nourrit contre l'autre la haine la plus prononcée. Quand donc une Guenon qui allaite deux jumeaux vient à être effrayée par quelque bruit menaçant, elle fuit emportant ses petits, chacun dans une position différente : elle soutient sur ses bras ou presse avec tendresse contre son sein celui qui a son affection, tandis qu'elle relègue sur son dos celui pour lequel elle n'a que du dédain. Mais quand, dans sa retraite, ses pieds fatigués ne peuvent plus la soutenir, elle abandonne volontairement le fardeau de devant; tandis que l'autre, entourant de ses bras le cou velu de

Mox quoque dilecti succedit in oscula fratris,
Servatus vetulis unicus hæres avis.

Sic multos neglecta juvant, atque, ordine verso,
Spes humiles rursus in meliora refert.

FABULA XXXVI.

VITULUS ET BOS.

Pulcher et intacta Vitulus cervice resultans
Scindentem assidue viderat arva Bovem.
Non pudet, heus, inquit, longævo vincula collo
Ferre, nec expositis otia nosse jugis?
Quum mihi subjectas pateat discursus in herbas,
Et nemorum liceat rursus opaca sequi.
At senior nullam verbis compulsus in iram,
Vertebat solitam vomere fessus humum.
Donec deposito per prata liceret aratro,
Molliter herboso procubuisse toro.
Mox Vitulum sacris innexum respicit aris
Admotum cultro comminus ire prope [1].
Hanc tibi tristis, ait, dedit indulgentia mortem,
Expertem nostri quæ facit esse jugi.
Proderit ergo graves quamvis perferre labores,
Otia quam tenerum mox peritura pati.

Est hominum sors ista, magis felicibus ut sit
Mors cita, quum miseros vita diurna regat.

sa mère, se tient ferme et fuit avec elle en dépit d'elle-même. Bientôt, cependant, cet unique héritier, conservé à ses vieux parents, succède à son frère dans l'affection qu'il possédait sans partage.

C'est ainsi que peut quelquefois être utile l'indifférence dont on est l'objet : la chance tourne, et les plus humbles peuvent espérer, à leur tour, une position meilleure.

FABLE XXXVI.

LE VEAU ET LE BOEUF.

Un Veau magnifique, libre d'entraves et dont la tête était vierge du joug, vit un Bœuf qui traçait, sans s'arrêter, des sillons dans un champ. Comment, lui dit-il, à ton âge, n'as-tu pas honte de souffrir ces liens dont on charge ta tête, et de ne pas secouer ce joug pour connaître les charmes du repos? tandis que moi, je puis çà et là fouler l'herbe des prairies, ou bien, quand il me plaît, chercher l'ombrage des bois. Le Bœuf, que les années avaient rendu sage, continuait sans s'émouvoir à retourner péniblement la terre avec le soc, en attendant l'heure où, quittant la charrue, il lui serait permis de s'étendre mollement dans la prairie. Bientôt après, en se tournant, il voit passer près de lui le Veau, orné de bandelettes et conduit à l'autel pour tomber sous le couteau. Voilà, lui dit-il, la mort que te réservait la fatale indulgence de ton maître, qui n'a pas voulu que, comme moi, tu portasses le joug. Mieux vaut donc, dans la jeunesse, supporter le travail, quelque pénible qu'il soit, que de goûter un repos qui doit être bientôt interrompu d'une manière funeste.

Tel est le sort des hommes ici-bas : les plus heureux meurent le plus vite, tandis que de longs jours sont le partage des malheureux.

FABULA XXXVII.

CANIS ET LEO[1].

Pinguior exhausto Canis occurrisse Leoni
 Fertur, et insertis verba dedisse jocis.
Nonne vides duplici tendantur ut ilia tergo,
 Luxurietque toris nobile pectus? ait.
Proximus humanis ducor post otia mensis,
 Communem capiens largius ore cibum.
Nec quod crassa nocet circumdat guttura ferrum,
 Ne custodita fas sit abire domo.
At tu magna diu moribundus lustra pererras,
 Donec se silvis obvia præda ferat.
Perge igitur[2] nostris tua subdere colla catenis;
 Sic liceat faciles promeruisse dapes.
Protinus ille gravem gemitu collectus in iram,
 Atque ferox animi nobile murmur agit,
Vade, ait, et meritis nodum cervicibus infer,
 Compescantque tuam vincula dira famem.
At mea quum vacuis libertas redditur antris[3],
 Quamvis jejunus, quæ libet, arva peto.
Has illis epulas potius laudare memento,
 Qui libertatem postposuere gulæ.

FABULA XXXVIII.

PISCIS FLUVIATILIS ET MARINUS.

Dulcibus e stagnis[1] fluvio torrente coactus,
 Æquoreas præceps piscis obibat aquas.

FABLE XXXVII.

LE CHIEN ET LE LION.

Un Chien des mieux nourris rencontra, dit-on, un Lion des plus maigres, et s'entretenant avec lui d'un ton enjoué : Ne voyez-vous pas, lui dit-il, comme mon large dos s'arrondit jusque sur mes flancs rebondis, et quels muscles vigoureux rehaussent ma noble poitrine? Après les convives, je suis le premier que l'homme appelle à sa table, n'interrompant mon repos que pour m'y rassasier amplement des mets qu'on y sert; et je ne me sens pas gêné de cet épais collier de fer qu'on m'attache au gosier pour que je ne puisse laisser la maison sans gardien. Pour vous, mourant de faim, vous errez longtemps dans les vastes forêts en attendant qu'une proie se présente dans vos domaines. Venez donc, comme moi, offrir votre cou à la chaîne, ainsi pourrez-vous sans fatigue vous procurer de bons repas! Aussitôt le Lion, qui sentait s'accroître son courroux, reprend sa noble fierté, et poussant un sourd rugissement : Retire-toi, lui dit-il; va tendre ton cou à la chaîne qui lui sied si bien, et résigne-toi à porter ces dures entraves pour apaiser ta faim. Pour moi, qui suis libre dans mon antre dépourvu de provisions, si je suis à jeun, du moins puis-je courir dans la campagne partout où il me plaît. Souviens-toi de ne vanter ces festins qu'à ceux qui préfèrent la bonne chère à la liberté.

FABLE XXXVIII.

LE POISSON DE RIVIÈRE ET LE POISSON DE MER.

Entraîné par le courant impétueux d'un fleuve, un Poisson d'eau douce parcourait à l'aventure la vaste

Illic squamigerùm despectans improbus agmen,
  Eximium sese nobilitate refert.
Non tulit expulsum patrio sub gurgite Phoca,
  Verbaque cum salibus asperiora dedit.
Vana laboratis aufer mendacia dictis,
  Quæque refutari te quoque teste queant.
Nam quis erit potior, populo spectante, probabo,
  Si pariter captos humida lina trahant [2].
Tunc me nobilior magno mercabitur emptor,
  Te simul ære brevi debile vulgus emet.

Quisquis ab externis nuper devenerit oris,
  Non decet indigenis ut velit esse prior.

FABULA XXXIX.

MILES ET LITUUS [1].

Voverat attritus quondam per prœlia Miles
  Omnia suppositis ignibus arma dare,
Vel quæ victori moriens sibi turba dedisset,
  Vel quidquid profugo posset ab hoste capi.
Interea votis sors adfuit, et memor arma
  Cœperat accenso singula ferre rogo.
Tunc Lituus, rauco defendens murmure culpam,
  Immeritum flammis se docet esse prius.
Nulla tuos, inquit, petierunt tela lacertos,
  Viribus adfirmes quæ tamen acta meis.
Sed tantum ventis et cantibus arma coegi,
  Hæc quoque submisso testor et astra sono.

étendue des mers. Là, il a l'impudence de mépriser les poissons qu'il rencontre et de prétendre qu'il est d'une espèce plus estimée. Un Phoque, habitant de ces retraites profondes, ne put supporter l'arrogance du nouveau venu, et lui adressa ces paroles aussi dures que piquantes : Trève des vains mensonges que tu nous débites d'un ton si étudié, et qu'il est si facile de réfuter, comme tu vas le voir toi-même. Que le filet du pêcheur nous enlève tous les deux en même temps, et je te ferai voir, en présence de la foule, quel est celui dont on fait le plus de cas. Un acheteur opulent alors offrira de moi une somme considérable, tandis qu'avec une chétive pièce de cuivre, le premier venu pourra te payer ton prix.

En venant de lointains pays, ne prétendez point à la première place dans celui où vous arrivez.

FABLE XXXIX.

LE SOLDAT ET LE CLAIRON.

Un Soldat, vieilli dans les combats, avait fait vœu de livrer aux flammes toutes les armes qu'après la victoire il enlèverait à ses adversaires expirants, ou tout le butin qu'il pourrait faire sur l'ennemi fugitif. Le sort le mit à même de s'acquitter de son vœu; fidèle à sa promesse, il jetait déjà sur un bûcher allumé les instruments de guerre les uns après les autres, lorsqu'un Clairon, voulant se disculper, l'avertit d'abord, avec un rauque murmure, qu'il ne méritait pas les flammes. De tous les traits dirigés contre vous dans le combat, ajoute-t-il, aucun n'a été lancé par moi, quoique vous prétendiez le contraire; je n'ai fait que rassembler les guerriers par mes chants belliqueux, j'en prends ces armes et le ciel à témoin, de ce même son devenu moins

Ille, resultantem flammis crepitantibus addens,
Nec te major, ait, pœna dolorque rapit.
Nam licet ipse nihil possis tentare, nec ausus;
Sævior hoc, alios quod facis esse malos.

FABULA XL.

VULPES ET PARDUS.

Distinctus maculis et pulchro pectore Pardus [1]
Inter consimiles ibat in arva feras.
Sed quia nulla graves variarent terga leones [2],
Protinus his miserum credidit esse genus.
Cetera sordenti damnans animalia vultu,
Solus in exemplum nobilitatis erat.
Hunc arguta novo gaudentem Vulpis amictu
Corripit, et vanas approbat esse notas.
Vade, ait, et pictæ nimium confide juventæ,
Dum mihi consilium pulchrius esse queat.

Miremurque magis, quos munera mentis adornant,
Quam qui corporeis enituere bonis.

FABULA XLI.

IMBER ET TESTA.

Impulsus ventis et pressa nube coactus,
Ruperat hibernis se gravis Imber aquis.

éclatant. Mais le Soldat, le jetant au milieu des flammes pétillantes, malgré les efforts qu'il fait pour s'y soustraire, lui dit : La peine et le supplice que tu subis ne sont pas trop grands pour ta faute; car, bien que tu n'aies ni le pouvoir ni le courage de rien faire par toi-même, n'es-tu pas plus à craindre, toi qui rends les autres méchants ?

FABLE XL.

LE RENARD ET LA PANTHÈRE.

Une Panthère dont la poitrine et les flancs étaient ornés de superbes taches, parcourait les campagnes au milieu des autres bêtes. Les lions si redoutables, mais dont le poil n'est pas marqueté, lui parurent tout d'abord une espèce misérable; et jetant sur tous les autres animaux un regard de dédain, elle prétendait être seule le type de la noblesse. Tandis qu'elle se complaît dans la rare beauté de sa robe, un Renard, fin matois, l'apostrophe et lui prouve que cette parure n'est qu'un ornement futile. Va, lui dit-il, vante à plaisir ces brillantes bigarrures dont ta jeunesse brille; la sagesse est un lot pour moi plus précieux.

Accordons notre admiration à ceux qui se distinguent par les qualités de l'esprit, plutôt qu'à ceux qui brillent par quelques avantages corporels.

FABLE XLI.

LA PLUIE ET LE VASE DE TERRE.

Chassée par le vent et condensée dans un nuage épais, une Pluie violente tombait par ondées. L'eau,

Quumque per effusas stagnaret turbine terras,
Expositum campis fictile pressit opus.
(Mobile namque lutum tepidus prius instruit aer,
Discat ut admoto rectius igne coqui.)
Tunc Nimbus fragilis perquirit nomina Testæ.
Immemor illa sui, Amphora dicor, ait.
Nunc me docta manus rapiente volumina gyro [1]
Molliter obliquum jussit habere latus.
Hactenus hac, inquit, liceat constare figura:
Jam te subjectam diluet Imber aquis.
Et simul accepto violentius amne fatiscens,
Pronior in tenues victa cucurrit aquas.

Infelix, quæ, magna sibi cognomina sumens,
Ausa pharetratis Imbribus ista loqui.

Hæc poterunt posthac miseros exempla monere,
Subdita nobilibus ut sua fata gemant.

FABULA XLII.

LUPUS ET HÆDUS.

Forte Lupum melior cursu deluserat Hædus,
Proxima vicinis dum petit arva casis.
Inde fugam recto tendens in mœnia cursu
Inter lanigeros constitit ille greges.
Impiger hunc raptor mediamque sequutus in urbem,
Tentat compositis sollicitare dolis.
Nonne vides, inquit, cunctis ut victima templis [1]
Immerita pecudum morte cruentet humum.

qui recouvrait le sol dans une vaste étendue, enveloppa un Vase de terre exposé dans un champ (car l'air, doucement échauffé, fortifie d'abord l'argile qu'a façonnée la roue du potier, et lui apprend à supporter l'approche du feu qui la cuit convenablement). Quel est ton nom? demanda le nuage au Vase fragile. Celui-ci, oubliant sa faiblesse, répond : On me nomme Amphore : une main habile vient, sur la roue rapide, de me former ces flancs gracieusement arrondis. — Qu'il te suffise d'avoir eu d'aussi belles formes, reprend la Pluie, car je vais te dissoudre dans mes eaux. Au même instant, elle redouble de violence, et le Vase, cédant à cette épreuve, s'affaisse, se délaye et se dissémine dans le liquide élément.

Pauvre vase! qui, se décorant d'un nom superbe, osa tenir un pareil langage à la pluie qui peut le percer.

Puisse à l'avenir cet exemple apprendre aux malheureux que, dans la dépendance des grands, ils doivent gémir tout bas de leur triste condition!

FABLE XLII.

LE LOUP ET LE CHEVREAU.

Un Chevreau, sorti de son étable pour se rendre aux champs voisins, avait échappé par la supériorité de sa course à la poursuite d'un Loup. Tout d'abord il avait fui directement vers les habitations, où il s'arrêta au milieu d'un troupeau de moutons. L'infatigable ravisseur, qui l'avait suivi à travers la ville, tâche de l'attirer par ses perfides discours. Ne vois-tu pas dans tous les temples, lui dit-il, d'innocentes victimes, indignement sacrifiées, rougir la terre de leur sang? Si tu ne prends le

Quod nisi securo valeas te reddere campo,
  Hei mihi! vittata tu quoque fronte cadis [2].
Ille refert: Modo, quam metuis, precor, exue curam,
  Et tecum viles, improbe, tolle minas.
Nam sat erit sacrum Divis fudisse cruorem,
  Quam rabido fauces exsaturare Lupo.

Sic, quoties duplici subeuntur tristia casu,
  Expedit insignem promeruisse necem.

---

parti de retourner aux champs, où tu trouveras la sûreté, je crains bien, hélas! que, toi aussi, la tête ornée de bandelettes, tu ne tombes devant l'autel. — Cesse, je te prie, de craindre pour moi, reprend le Chevreau, et emporte avec toi, méchant animal, tes ignobles menaces; car, mieux vaudra pour moi répandre mon sang en l'honneur des dieux, que d'assouvir l'appétit d'un Loup affamé.

Ainsi convient-il, quand on se trouve dans un double danger, de choisir le genre de mort le plus honorable.

NOTES

SUR LES FABLES D'AVIANUS.

PRÉFACE. — 1. *Nam quis tecum de oratione, etc.?* Nevelet croit qu'il existe ici une lacune; mais Cannegieter n'est pas de son avis, et ne voit aucune interruption dans la suite des idées.

2. — *Hujus materiæ ducem nobis Æsopum noveris.* Phèdre dit dans le Prologue du livre 1er de ses *Fables :*

> Æsopus auctor quam materiam reperit,
> Hanc ego polivi versibus senariis;

et notre La Fontaine :

> Je chante les héros dont Ésope est le père.

3. — *Phædrus etiam partem aliquam quinque in libellos resolvit.* Renseignement précieux, et qui en dit plus que toutes les dissertations écrites sur l'authenticité des trente-deux nouvelles fables du manuscrit Perotti, que quelques personnes ont voulu attribuer à Phèdre.

4. — *Habes ergo opus, quo animum oblectes, etc.* Idées puisées dans le Prologue du livre 1er des *Fables* de Phèdre, et que La Fontaine a plus tard mises à profit.

FABLE I. — 1. RUSTICA ET LUPUS. *Voyez* LA FONTAINE, liv. IV, fable 16.

2. — *Spem quoque raptori sustulit inde famis* (v. 6). Je lis *famis* avec les éditions de Genève, de Tencé (Bruxelles, 1829), etc., la leçon *fames* de Cannegieter ne présentant pas de sens satisfaisant.

3. — *Hæc sibi dicta putet, etc.* (v. 15). La moralité suivante me paraît bien mieux convenir au sujet de la fable :

> Biaux chires leups, n'écoutez mie
> Mère tenchent chen fieux qui crie.
> (LA FONTAINE, *Fables*, liv. IV, fab. 16.)

4. — *Femineam quisquis credidit esse fidem* (v. 16). Ce juge-

ment sur la femme rappelle le fameux distique écrit par François Ier sur une des vitres du château de Chambord :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

FABLE II. — 1. *Protinus e rubris conchas proferret arenis* (v. 3). La mer Rouge, comme l'on sait, produit les plus belles perles, en même temps qu'un grand nombre de coquillages précieux. C'est ce dont Claudien témoigne dans le vers suivant :

Vobis rubra dabunt pretiosas æquora conchas.
(*De tertio cons. Hon.*, v. 110.)

FABLE III. — 1. Cancer et Mater. *Voyez* La Fontaine, liv. xii, fable 10.

2. — *Innocuos prono tramite siste gradus* (v. 8). Je lis *prono* avec un grand nombre d'éditions. Cannegieter s'appuie, dit-il, sur des manuscrits et l'édition de Genève pour rejeter cette leçon, et adopte avec eux *proso*. Je crois *prono* en tous points préférable.

FABLE IV. — 1. Boreas et Sol. *Voyez* La Fontaine, liv. vi, fable 3.

2. — *Ille magis duplicem lateri circumdat amictum* (v. 9). Quoique Avianus ait voulu peindre ici une action tout opposée à celle que Virgile a si admirablement exposée dans le vers suivant (*Én.*, liv. v, v. 421) :

Sic fatus, duplicem ex humeris rejecit amictum,

on ne peut cependant se dissimuler qu'il ne l'ait pris pour modèle.

3. — *Nullum præmissis vincere posse minis* (v. 16). Dans une ancienne édition, après ce vers, on lit la moralité suivante :

Dura minando tu caveas armaveris hostem
Arte, valet vinci qui leviore modo.

« Prenez garde, en faisant de dures menaces, de forcer à s'armer d'adresse un ennemi qui peut être vaincu par des moyens plus doux. »

FABLE V. — 1. Rusticus et Asinus. *Voyez* La Fontaine, liv. v, fable 21.

2. — *Metiri se quemque decet, etc.* (v. 1). Cette moralité rappelle cette sentence d'Horace :

Metiri se quemque suo modulo ac pede, verum est.
(*Epist.* lib. I, ep. 7, v. 98.)

3. — *Ast ubi terribilis animo circumstitit horror* (v. 9). Imitation du vers 559 du liv. II de l'*Énéide*.

FABLE VI. — 1. *Mulcebat miseras turgida Rana feros* (v. 4). Virgile (*Én.*, liv. I, v. 153) a dit :

Iste regit dictis animos, et pectora mulcet.

2. — *Nec se Pæonio jactat cessisse magistro* (v. 7). Péon, fameux médecin, originaire d'Égypte, passe chez les mythologues pour le médecin des dieux. C'est lui qui guérit Mars blessé par Diomède, et Pluton par Hercule. Quelques-uns prétendent que Péon est Apollon lui-même, considéré comme dieu de la médecine. Rutilius a dit :

Aras Pæoniam meruit medicina per artem.
(*Itiner.* lib. I, v. 75.)

FABLE VII. — 1. *Mollia sed pavidæ submittens verbera caudæ* (v. 5). « Canum degeneres (caudam) sub alvum reflectunt, » dit Pline (*Hist. Nat.*, liv. XI, ch. III). Virgile (*Én.*, liv. XI, v. 812) dépeint ainsi un loup qui fuit, tourmenté par le remords d'un forfait :

............Caudamque remulcens
Subjecit pavitantem utero, silvasque repetit.

2. — *Crepitantia subligat æra* (v. 9). Cette sonnette rappelle celle suspendue au cou du mulet du fisc, dans la fable de La Fontaine intitulée *Les deux Mulets* (liv. I, fab. 4).

3. — *Infelix! quæ tanta rapit dementia sensum* (v. 15). Réminiscence de ces deux passages de Virgile :

Ah! virgo infelix, quæ te dementia cepit?
(*Buc.*, ecl. VI, v. 47.)

Infelix, quæ tanta animum dementia cepit?
(*Æneidos* lib. V, v. 465.)

FABLE VIII. — 1. *Contentum propriis sapientem vivere rebus, etc.* (v. 1 à 4). Quelques éditions rejettent ces quatre vers à la fin de la fable. Cependant, les deux vers qui la terminent forment, ce me semble, une assez bonne conclusion morale pour qu'on puisse se dispenser de faire aucune transposition.

2. — *Insignes geminis cornibus ire boves* (v. 8). « Contra metum et vim suis se armis quæque defendit : cornibus tauri, apri den-

tibus, morsu leones; aliæ fuga se, aliæ occultatione tutantur; atramenti effusione sepiæ, torpore torpedines : multæ etiam insectantes odoris intolerabili fœditate depellunt. » (Cic., *de Nat. Deorum*, lib. II, c. 50.)

FABLE IX. — 1. VIATORES. *Voyez* LA FONTAINE, liv. V, fable 20.

2. — *In viridi trepidum fronde pependit onus* (v. 8). Avianus a pris ici pour modèle un de ces vers d'Ovide :

> Prægrave compressa fauce pependit onus.
> (*Heroid.* ep. IX, v. 98.)
>
> Deque viri collo dulce pependit onus.
> (*Fast.* lib. II, v. 760.)
>
> E trabe sublimi triste pependit onus.
> (*Remed. Amor.*, v. 18.)

3. — *Tunc olidum credens* (v. 15). Je me suis appuyé pour traduire ce passage des paroles de La Fontaine :

> C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.
> (*Fables*, liv. V, fab. 20.)

4. — *Multaque verba dedit* (v. 20). Locution déjà employée au vers 14 de la fable 1re.

FABLE X. — 1. EQUES. Cette fable n'a pas été insérée dans quelques éditions anciennes.

2. — *Conspectus in armis* (v. 3). *Conspectus* est ici employé pour *conspicuus* ou *conspiciendus*; mais Avianus a pour lui l'autorité de Virgile, qui a dit au liv. III, v. 17 des *Géorgiques :*

> Illi victor ego, et Tyrio conspectus in ostro,
> Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus;

et au liv. VIII, v. 587 de l'*Énéide :*

> ....Ipse agmine Pallas
> In medio chlamyde et pictis conspectus in armis.

3. — *Ridiculo cuiquam quum sis, etc.* (v. 13). Ce distique a été rejeté par la plupart des éditeurs, contre l'autorité des manuscrits. Je n'ai pas cru devoir suivre leur exemple, car je ne crois pas qu'il soit plus apocryphe que plusieurs autres dont jamais l'authenticité n'a paru douteuse aux commentateurs.

FABLE XI. — 1. OLLA ÆREA ET LUTEA. *Voyez* LA FONTAINE, liv. V, fable 2.

2. — *Discutiendus* (v. 12). Leçon admise par Tencé, d'après l'autorité des deux manuscrits de Pulmann. Cannegieter adopte *decutiendus* avec la plupart des éditeurs.

FABLE XII. — 1. *Rusticus impresso molitus vomere terram* (v. 1). Avianus marche encore ici sur les traces de Virgile, qui a dit, liv. 1, v. 494 des *Géorgiques :*

> Agricola incurvo terram molitus aratro.

2. — *Semina compellens ad meliora boves* (v. 4). Le mot *semina* a beaucoup exercé les conjectures des commentateurs qui ont cherché à restituer un texte qui vraisemblablement n'est pas altéré. Pour moi, j'ai pensé que l'idée qu'offre *semina* pouvait se rendre ; je ne sais si, en méditant la traduction que j'en donne, le lecteur sera de mon avis.

3. — *Fortuna.... provida* (v. 7). Les commentateurs se révoltent ici contre l'autorité des manuscrits, prétendant qu'Avianus n'a pu donner une telle épithète à la Fortune ; mais, avec un peu d'attention, et malgré les nombreuses citations dont ils s'appuyent pour rejeter le *provida* qui les offusque, on finit par lui trouver un sens qui détruit toutes leurs conjectures.

4. — *Non me ridenti, sed tristi cernere vultu Fas erit, etc.* (v. 13 et 14). La dernière édition de Lyon rejette ces quatre vers ; on ne trouve pas, non plus, les deux derniers dans le manuscrit Palatin. Je dois dire que j'aurais suivi l'exemple de ce manuscrit, si ces notes ne m'eussent fourni l'occasion de dire ce que je pense de cette misérable niaiserie, qui, certes, n'est due qu'à un commentateur mal avisé.

FABLE XIII. — 1. *Tutaque desertis quæreret antra jugis* (v. 2). Je suis ici la leçon du manuscrit Palatin, approuvée par Nevelet. Cannegieter, au lieu de *jugis*, lit *viis*.

2. — *Illum, qui superest insequiturque, tremo* (v. 10). Le verbe *tremere* est pris ici activement, dans le sens de *timeo*. Avianus paraît s'être souvenu de ce passage de la fable de Phèdre intitulée *Musca et Mula :*

> ....Verbis non moveor tuis;
> Sed istum timeo, sella qui prima sedens
> Jugum flagello temperat lento meum.
> (Lib. III, fab. 6, v. 4.)

FABLE XIV. — 1. *Permixtumque homini cogitur ire pecus* (v. 4). Le scoliaste d'Horace (*Odes*, liv. 1, ode 2) dit : « Omne animal præter hominem veteres *pecus* appellabant. »

FABLE XV. — 1. *Tegmina caudæ* (v. 7). « Quand le paon, dit Élien (*Hist. des anim.*, liv. v, ch. 21) sent le besoin de la fraîcheur, il étend les plumes de sa queue, puis les ramène vers sa tête, et, se formant ainsi un ombrage, il se garantit des rayons brûlants du soleil. »

2. — *Florida terga geris* (v. 12). Phèdre (liv. III, fab. 18) compare avec élégance le reflet du cou du paon à celui de l'émeraude :

Nitor smaragdi collo præfulget......

Le *terga florida* d'Avianus est-il moins heureux ?

FABLE XVI. — 1. QUERCUS ET ARUNDO. *Voyez* LA FONTAINE, liv. I, fable 22.

2. — *Ast ego surgentes paulatim demoror austros* (v. 15) Ce vers, qui est imité de Virgile (*Én.*, liv. III, v. 480), présente de véritables difficultés au traducteur. Je soupçonne avec Cannegieter qu'il a été altéré, et qu'on devrait lire : *Haud ego, etc.*, et faire alors rapporter *paulatim* à *austros surgentes ;* mais, les autorités manquant pour faire ce changement, il a fallu me résoudre à expliquer tant bien que mal *Ast ego demoror paulatim austros surgentes.* Si je n'ai pas traduit littéralement, je crois pourtant ne m'être pas éloigné du sens.

3. — *Ludificata* (v. 18). Expression élégante et heureusement employée ici.

FABLE XVII. — 1. *Verbere commotas jussit adesse minas* (v. 4). « Quand le lion commence à s'irriter, dit Pline (*Hist. Nat.*, liv. VIII, ch. 19), il bat la terre de sa queue ; à mesure que sa fureur augmente, il se frappe les flancs comme pour s'exciter lui-même. » Ce passage du naturaliste latin m'a fait ici découvrir un sens que les commentateurs n'ont pas même soupçonné. Mon explication, je pense, vaut bien celle qu'en donnent Cannegieter et Tencé.

2. — *Et simul emisso transjecit vulnera ferro* (v. 7). Je crois qu'il faut lire ici *vulnera,* et non *viscera* qu'offre l'édition de Cannegieter. Presque tous les manuscrits et les éditions antérieures à la sienne portent la leçon que j'adopte. Quelle apparence, en effet, que l'animal qui aurait eu le corps percé de part en part par un javelot qui, de plus, lui aurait blessé les pieds, puisse s'échapper, parler, etc. ?

3. — *Molliter affixum traheret quum saucia telum* (v. 9). Je ne

pense pas qu'on doive expliquer *traheret* par *extraheret* (*telum*), ni *retenta* par *prohibita* (*ne extraheret*), mais tout simplement par *traîner* et *retenir*. Le tigre, qui a une ou deux pattes (*citos*, autrefois si agiles : *Tigris tremendæ velocitatis animal*, dit Pline) percées, se retire en traînant le dard qui l'a frappé ; le renard curieux et qui fait l'empressé (*trepida*) l'arrête mal à propos et longtemps : *dum rogat, etc.*

FABLE XVIII. — 1. *Collectum cupiens dissociare pecus* (v. 12). Je rétablis ici *collectum*, que portent les éditions antérieures à celle de Cannegieter, qui adopte la leçon *collisum*, en s'appuyant sur ce vers d'Horace :

Græcia Barbariæ lento collisa duello.
(*Epist.* lib. I, ep. 2, v. 7.)

FABLE XIX. — 1. *Quod meritis nullus consociaret honos* (v. 4). J'ai rétabli *quod*, qui existe dans beaucoup de manuscrits et d'éditions antérieures, au lieu de *quos* pour *inter quos*, ou de faire rapporter *quos* à *certamen*, qui serait mis pour *certantes*.

2. — *Nemo suæ carnis nimium lætetur honore* (v. 15). Plusieurs éditions remplacent ce distique, qui est évidemment l'œuvre de quelque moine, par le suivant :

Quum pulcher fueris, deformem spernere noli,
Turpia namque vigent, sæpe decora cadunt.

« Parce que vous êtes beau, ne méprisez pas celui qui est vilain, car le temps est sans action sur une figure difforme, tandis qu'un jour suffit souvent pour enlever la beauté. »

D'autres éditions admettent les deux distiques ; d'autres enfin les rejettent tous les deux.

FABLE XX. — 1. Piscator et Piscis. *Voyez* La Fontaine, liv. v, fable 3.

2. — *Fudit* (v. 8). Très-bien dit pour le *frai*.

3. — *In propriis ludere jussit aquis* (v. 8). *Propriis* par opposition à *cærula ponti*.

4. — *Nam stultum est, etc.* (v. 15). J'adopte ici *stultum* au lieu de *miserum*, m'appuyant de l'autorité de Pulmann et d'autres. La gradation ainsi se trouve mieux observée.

FABLE XXI. — 1. Rusticus et Avis. Ésope, Gabrias, Aulu-Gelle (*Nuits Att.*, liv. II, ch. 29), Avianus et notre La Fontaine (liv. IV, fab. 22) ont successivement traité le même sujet, et je

ne crains pas d'avancer que le fabuliste français a laissé ses prédécesseurs bien loin derrière lui. Pour Avianus, il ne doit pas même prétendre au second rang; ses transitions sont brusques et sans grâce.

2. — *Quum spem de propriis viribus ille petit* (v. 14). Quelques éditions, après ce vers, ajoutent ce distique, qu'on ne saurait raisonnablement attribuer à Avianus :

Exemplo simili vitare pericula debes,
Instans quando malum videris esse tibi.

« Quand vous vous verrez menacé de quelque malheur, mettez à profit cet exemple pour éviter à temps le danger. »

FABLE XXII. — 1. *Lætior infelix et sua damna cupit* (v. 20). Quelques éditions terminent cette fable par ce ridicule épilogue :

Invidus ut non sis, nec avarus nostra fabella
Edocet, his casibus ne similem subeas.

« Notre fable vous avertit de n'être ni envieux ni avare, pour n'avoir point à redouter de semblables disgrâces. »

FABLE XXIII. — 1. STATUARIUS. *Voyez* LA FONTAINE, liv. IX, fable 6.

2. — *Subdita nequitiæ est magni reverentia facti* (v. 11). L'édition de Tencé et quelques autres portent *fati*, leçon qui n'est pas à dédaigner. En l'adoptant, on doit traduire ainsi : « Toujours est-il qu'il dépend de ton caprice pervers de faire de moi un objet que l'on respecte et révère, et que la même main qui m'a produit peut me confondre parmi les morts. »

FABLE XXIV. — 1. VENATOR ET LEO. *Voyez* LA FONTAINE, liv. III, fable 10.

2. — *Pictura* (v. 7). « *Pictura* (dit Isidore, *Orig.*, liv. XIX, ch. 16) est imago exprimens speciem alicujus rei, quæ dum visa fuerit, ad recordationem mentem reducit. »

FABLE XXV. — 1. *Nemo nimis cupide sic res desideret ullas, etc.* (v. 17). La morale de cette fable a une grande analogie avec celle que Phèdre a mise en tête du *Chien qui porte de la chair en passant un fleuve à la nage* (liv. I, fab. 4) :

Amittit merito proprium, qui alienum appetit.

FABLE XXVI. — 1. *Sollicitare dolis* (v. 8). Je suis ici la leçon de Tencé, qui s'est appuyé des anciennes éditions bataves. Cannegieter a adopté *insimulare;* mais que veut dire *insimulare dolis?* « Cesse par de doux et artificieux discours de m'accuser.... »

Comme on le voit, on ne peut donner une explication complète, puisque le verbe manque de complément indirect.

2. — *Vera licet moneas; majora pericula tollas Tu tamen* (v. 9 et 10). Cannegieter donne la leçon suivante :

Vera licet moneas et magna pericula : tollas
Tu tamen........

Quoi donc! est-il si dangereux de paître sur le sommet d'un rocher, au lieu d'aller dans la plaine brouter la fleur du cytise? La chèvre peut tomber, il est vrai, mais le lion n'en dit pas un mot.— Ensuite comment expliquer *tollas tu tamen?* Cannegieter sous-entend *talia monita vel consilia*. Erbstein, au lieu de *tu*, propose *te*, c'est-à-dire que la chèvre dirait au lion : « En attendant, allez-vous-en. » A dire le vrai, tout cela me paraît un peu tiré. Cannegieter, qui a introduit cet *et magna pericula* sur la seule autorité des éditions bataves, avoue que tous les autres éditeurs ont *majora pericula*. Je crois devoir rétablir la leçon ancienne et ponctuer comme il suit :

Vera licet moneas; majora pericula tollas
Tu tamen; his dictis non facis esse fidem.

FABLE XXVII. — 1. *Nam brevis immersis adcrescens sponte lapillis, etc.* (v. 7). Cette ruse, au rapport d'Élien (*Hist. des anim.*, liv. II, ch. 48) et de Plutarque (*Quels sont les animaux les plus intelligents*), est employée par les corbeaux de la Libye. Le dernier de ces auteurs ajoute même (ch. XXII) qu'il a vu un chien user du même moyen.

FABLE XXVIII. — 1. *Immeritam vacua calce fatigat humum* (v. 10). J'explique *vacua* de la même manière que le *vacua fuga* de la fable 1re, v. 12. Les ruades du taureau ne peuvent atteindre le cultivateur, parce que la longueur du timon le met hors de distance, et qu'ainsi les coups portent à faux (*vacua*). L'édition de Tencé explique *vacua calce* par *libero pede*, à tort, je pense.

2. — *Continuo eversam pedibus dispergit arenam* (v. 11). Virgile, *Én.*, liv. IX, v. 629 :

Jam cornu petat, et pedibus qui spargit arenam.

3. — *Nimirum exemplum naturæ deerat iniquæ* (v. 15). Cannegieter, au lieu de *deerat*, que portent plusieurs éditions, et entre autres celle de Tencé, lit *dedat*, leçon qui est évidemment mauvaise, puisqu'on ne saurait en tirer aucune explication satisfaisante.

FABLE XXIX. — 1. SATYRUS ET VIATOR. *Voyez* LA FONTAINE, liv. v, fable 7.

2. — *Infusus.... tepor* (v. 16). Intraduisible après *calido Lyæo*.

3. — *Algenti sufflat ab ore gelu* (v. 18). L'édition de Cannegieter et deux autres que j'ai sous la main donnent ainsi ce vers :

Horruit, algenti *rursus* ab ore *tulit*.

Cette leçon n'offre de sens raisonnable qu'en lisant « *algentem* rursus ab ore tulit, » ou « *algorem* rursus, etc. » Mais *algentem* n'est qu'une simple conjecture de Nevelet, et *algorem* de Cannegieter. Il faut nécessairement ici quelque chose qui signifie *souffler le froid*. Or, il est impossible de tirer ce sens de *rursus tulit* ou *rettulit ab ore algenti*, « il la ramena de sa bouche glacée. » La ramena-t-il chaude ou froide? Tout bien considéré, puisque plusieurs éditions allemandes portent la leçon *algenti sufflat ab ore gelu*, qui est sans contredit la meilleure, dit Cannegieter, je crois qu'on peut l'adopter sans trop de témérité.

FABLE XXX. — 1. *Rursus in excerpti deprensus crimine campi* (v. 5). Parmi les éditions, les unes lisent *excepti*, les autres *accepti*, *exceptis* et *excerpti*; j'ai pensé que cette dernière variante donnait le sens le plus satisfaisant.

2. — *Impatiens fertur cor rapuisse coquus* (v. 12). A qui se rapporte *impatiens?* Certes on pourrait le rattacher avec autant de raison à *dominus* qu'à *coquus*, et alors on traduirait : « Le sanglier mangé, le maître en demande le cœur avec colère, et on lui apprend qu'il a été dérobé par le cuisinier. » Ce sens même aurait l'avantage de traduire purement et simplement *impatiens*, sans lui supposer, comme dans l'autre hypothèse, un régime sous-entendu, tel que *gulæ*, *famis*, *etc.*; cependant la ponctuation m'a décidé à l'entendre de cette dernière manière. Il est à remarquer que Cannegieter, qui s'étend avec complaisance dans les endroits où tout va *in plano*, ne dit rien dans une foule de petits endroits qui auraient besoin sinon de commentaires, au moins d'une simple traduction.

FABLE XXXI. — 1. *Disce tamen brevibus quæ sit fiducia monstris, etc.* (v. 11). Après ce distique, une ancienne édition ajoute le suivant :

Quum dives persona brevem majorve potestas
Subdere vult sibimet, si nequit, ira tumet.

« Quand un personnage riche ou puissant veut soumettre à ses caprices quelqu'un d'une condition inférieure à la sienne, s'il ne peut y parvenir, il entre en fureur. »

FABLE XXXII. — 1. Rusticus et Hercules. *Voyez* La Fontaine, liv. vi, fable 18.

2. — *Rector.... Tirynthius* (v. 5). Tirynthe, ville de l'Argolide, entre Épidaure et Nauplie. Elle avait été fondée par Tirynthe, fils d'Argus et petit-fils de Jupiter. L'épithète de *Tirynthius* est ici appliquée à Hercule, parce qu'il y fit souvent sa résidence.

3. — *Perge laborantes stimulis agitare juvencos* (v. 7). On retrouve plus bas (fab. xxxvii, v. 11) le verbe *pergere* employé de la même manière :

> Perge igitur nostris tua subdere colla catenis.

FABLE XXXIII. — 1. Anser et Rusticus. *Voyez* La Fontaine, liv. v, fable 13.

2. — *Sed dominus.... sperans* (v. 5). *Sperans* doit ici être entendu comme s'il y avait *metuens;* des commentateurs prétendent même que ce dernier mot est la véritable leçon.

3. — *Sic, qui cuncta Deos uno male tempore poscunt, etc.* (v. 13). Cannegieter pense, et je suis de son avis, que cette moralité, comme plusieurs autres, est l'œuvre peu louable de quelque copiste.

FABLE XXXIV. — 1. Formica et Cicada. *Voyez* La Fontaine, liv. i, fable 1.

2. — *Providus ante suæ* (v. 2). Un assez grand nombre d'éditions anciennes portent *mala* au lieu de *suæ* qu'adopte Cannegieter. Il ne ressort pas dans la traduction de ces deux variantes une différence de sens assez marquée pour qu'il y ait lieu de choisir l'une plutôt que l'autre. Je m'en tiens donc à *suæ,* que portent trois éditions que j'ai sous la main.

3. — *Postquam gravis adfuit ætas* (v. 3). Virgile, *Géorg.*, liv. iii, v. 66 :

> Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
> Prima fugit; subeunt morbi, tristisque senectus,
> Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.

4. — *Quæ quondam querulo ruperat arva sono* (v. 12). *Querulo* ne doit pas se traduire ici par *plaintif*, puisque la cigale était gaie aux jours d'été. Les anciens, et entre autres Anacréon, regardaient comme fort agréable le cri aigre de la cigale. Pour eux, le mot *harmonieux* leur plairait davantage; pour nous, qui avons probablement l'oreille plus délicate, le mot *monotone* m'a paru plus convenable.

FABLE XXXV. — 1. *Fama est, quod geminum profundens Simia partum* (v. 1). Je dois signaler dans ce vers une faute contre la quantité : la sylllabe *pro* est brève dans le verbe *profundere*. Cependant le fabuliste a pu s'appuyer de l'exemple de Catulle, qui a dit (*Poésies*, LXIV, v. 202) :

Has postquam mœsto profudit pectore voces.

2. — *Alteriusque odiis exsaturata tumet* (v. 4). Vers plein de boursouflure et d'exagération. Comment croire, en effet, que la guenon ait une haine si prononcée pour l'un de ses deux jumeaux ? C'est de l'*indifférence* qu'Avianus aurait dû dire. Il semble, du reste, amender ses expressions dans le vers huitième, où il emploie une épithète qui est du moins supportable.

FABLE XXXVI. — 1. *Admotum cultro comminus ire prope* (v. 12). Cette leçon est généralement adoptée par toutes les anciennes éditions, sauf une édition batave où on lit *ire videt*, ce qui fait pléonasme avec *respicit*. L'édition de Tencé porte : « Admotum cultro comminus ire *popæ*. » Mais d'où vient ce *popæ?* du cerveau de Cannegieter ; aucun manuscrit, aucune édition avant lui n'ont *popæ*. C'est une pure conjecture. Je ne nie pas que *prope* soit plat et redondant avec *cominus ;* mais qu'y faire ? Il faut donc expliquer : *admotum prope* (fere) *cultro ire cominus*.

FABLE XXXVII. — 1. Canis et Leo. *Voyez* La Fontaine, liv. 1, fable 5.

2. — *Perge igitur* (v. 11). *Voyez* plus haut, fable XXXII, v. 7.

3. — *At mea quum vacuis libertas redditur antris* (v. 17). L'édition de Cannegieter porte :

At mea *cum* vacuis libertas *redditor* antris
Quamvis jejunus, quæ libet, arva peto.

En adoptant cette leçon, on doit traduire ainsi : « Pour moi, qu'on me rende ma liberté avec mon antre, dussé-je n'y trouver aucune proie ; si je suis à jeun, je puis du moins courir dans la campagne partout où il me plaît. » Mais Cannegieter lui-même croit que *redditor* est une faute d'impression.

FABLE XXXVIII. — 1. *Dulcibus e stagnis* (v. 1). *Dulcia stagna* par opposition à *aquæ æquoreæ* ou eaux de la mer.

2. — *Humida lina trahant* (v. 10). Virgile a dit (*Géorg.*, liv. 1, v. 143) :

......Pelagoque alius trahit humida lina ;

et Ausone (*La Moselle*, v. 243), à son imitation :

> Hic medio procul amne trahens humentia lina.

FABLE XXXIX. — 1. Miles et Lituus. Quelques éditions, entre autres celle d'Ulm, ne donnent pas cette fable.

FABLE XL. — 1. *Distinctus maculis et pulchro pectore Pardus* (v. 1). On peut encore traduire : « Une panthère aux flancs mouchetés, à la poitrine brillante *ou* ornée de taches brillantes. »

2. — *Sed quia nulla graves variarent terga leones* (v. 3). La Fontaine fait ainsi parler le Léopard dans la fable intitulée *Le Singe et le Léopard* (liv. IX, fable 3) :

> ......Messieurs, mon mérite et ma gloire
> Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir,
> Et, si je meurs, il veut avoir
> Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
> Pleine de taches, marquetée,
> Et vergetée, et mouchetée.

FABLE XLI. — 1. *Nunc me docta manus rapiente volumina gyro, etc.* (v. 9). Ces deux vers, aussi heureux qu'élégants, peignent admirablement le travail du potier et le mouvement circulaire de la roue. Malheureusement Avianus est loin d'avoir toujours atteint ce degré de perfection.

FABLE XLII. — 1. *Nonne vides, inquit, cunctis ut victima templis* (v. 7). Au lieu de *cunctis*, Cannegieter prétend qu'on doit lire *sanctis*. « In multis locis, *dit-il*, vocem *cunctus* poetæ nostro obtrusam reperimus. Vid. fab. VIII, v. 7, et fab. XXIX, v. 30. »

2. — *Vittata tu quoque fronte cadis* (v. 10). Des éditions portent à tort *mactata* au lieu de *vittata*. Tout le monde sait que les victimes avaient la tête et les cornes ornées de bandelettes.

DENYS CATON.

NOTICE

SUR DENYS CATON

ET SUR SES DISTIQUES.

On citerait à peine, parmi les monuments de la langue latine, un autre ouvrage sur lequel on ait émis des jugements plus contradictoires que sur les distiques attribués à Denys Caton. Au moyen âge ils étaient en honneur, et fournissaient l'épigraphe à la plupart des ouvrages qui voyaient le jour : car alors ils étaient regardés comme autant d'oracles; aujourd'hui ils sont presque oubliés. Des critiques assignent une place élevée à leur auteur; d'autres le rangent dans la catégorie la plus infime; au dire des uns il était chrétien; les autres croient qu'il était païen; ici on lui donne le nom de Denys Caton; là on prétend qu'il s'appelait Sénèque, Ausone, etc., etc. Au milieu de tant de doutes qui s'élèvent sur le nom de notre auteur, nous ne pouvons guère émettre un avis qui puisse faire autorité, d'autant plus que d'habiles critiques, qui sont entrés dans des dissertations que ne comporte pas le travail dont nous sommes chargé, ont donné des hypothèses qui, bien que présentées sous un jour assez satisfaisant, n'en ont pas moins laissé la chose indécise.

En admettant toutefois qu'on doive attribuer à Denys Caton l'opuscule dont nous donnons ici la traduction, le désir que nous pourrions avoir de connaître le lieu de sa naissance, les emplois qui lui furent confiés, les autres ouvrages qu'il a écrits, les relations de sa vie privée et publique, serait loin d'être satisfait : les biographes sont muets sur tout cela, et se bornent à dire que l'on croit qu'il a vécu sous les deux Antonins, opinion qu'ils fondent sans doute sur quelques distiques qui, nous devons l'avouer, semblent en être la preuve. Mais si l'époque où vivait l'auteur des distiques semble prouvée, il n'en est pas de même de son nom que le hasard seul peut tirer de l'oubli.

Revenons aux distiques. Malgré le jugement favorable qu'en ont porté, entre autres, Scaliger et Érasme, on ne peut cependant se dissimuler qu'ils manquent souvent de la finesse, du tour et de la noblesse qu'exige le style gnomique, et qu'on y trouve parfois des expressions vides, languissantes et sans sel. Quoiqu'on ait peu à reprendre sous le rapport de la latinité, on peut reprocher à l'auteur des redites, et d'arriver souvent avec effort à la conclusion de ses préceptes; aussi Cannegieter et Arntzenius, malgré leurs doctes élucubrations, ont-ils souvent été réduits à déclarer tel distique interpolé, tel autre altéré.

Nous ne terminerons point cette courte Notice sans donner à la traduction de M. Verger le juste tribut d'éloges qu'elle mérite; notre seul ambition, en nous présentant après lui dans la lice, est que notre travail puisse soutenir le parallèle avec le sien.

A l'exemple des meilleurs éditeurs, nous donnons, à la suite des distiques, de courtes sentences qui, si elles ne sont pas du même auteur, appartiennent certainement à la même époque.

J. CHENU.

DIONYSII CATONIS

DISTICHORUM

DE MORIBUS

AD FILIUM

LIBER PRIMUS.

PRÆFATIO.

Quum animadverterem, quam plurimos homines errare graviter in via morum, succurrendum et consulendum opinioni eorum fore existimavi, maxime ut gloriose viverent, et honorem contingerent. Nunc te, fili carissime, docebo, quo pacto mores animi tui componas. Igitur mea præcepta ita legito, ut intelligas : legere enim et non intelligere, negligere est.

I

Si Deus est animus[1], nobis ut carmina dicunt,
Hic tibi præcipue sit pura mente colendus.

II

Plus vigila semper, nec somno deditus esto ;
Nam diuturna quies vitiis alimenta ministrat.

LES DISTIQUES MORAUX

DE DENYS CATON

ADRESSÉS A SON FILS.

LIVRE PREMIER.

PRÉFACE.

Après avoir remarqué que la plupart des hommes s'abusent étrangement sur la nature des devoirs qu'ils ont à remplir, j'ai pensé qu'il était convenable de venir à leur secours, de prévenir des fautes qui faisaient mal juger d'eux, et les guider ainsi dans le chemin d'une vie honorable et glorieuse. Je vais donc, mon très-cher fils, vous enseigner comment vous devez régler votre conduite. Ainsi, lisez, de manière à les bien comprendre, les préceptes que je vous donne ici : car, ce serait perdre son temps que de lire sans comprendre.

I

Si Dieu est un esprit, comme les poëtes nous le disent, vous devez, avant tout, l'adorer avec une âme pure.

II

Veillez toujours le plus qu'il vous est possible, et ne vous livrez point trop au sommeil; car un repos trop prolongé fournit des aliments aux vices.

III

Virtutem primam esse puta, compescere linguam [2] :
Proximus ille Deo est, qui scit ratione tacere.

IV

Sperne repugnando tibi tu contrarius esse :
Conveniet nulli, qui secum dissidet ipse.

V

Si vitam inspicias, hominum si denique mores;
Quum culpes alios, nemo sine crimine vivit.

VI

Quæ nociturna tenes, quamvis sint cara, relinque :
Utilitas opibus præponi tempore debet.

VII

Constans et lenis, ut res expostulat, esto :
Temporibus mores sapiens sine crimine mutat.

VIII

Nil temere uxori de servis crede querenti :
Sæpe etenim mulier, quem conjux diligit, odit.

IX

Quum moneas aliquem, nec se velit ille moneri ;
Si tibi sit carus, noli desistere cœptis.

X

Contra verbosos noli contendere verbis :
Sermo datur cunctis, animi sapientia paucis.

III

Persuadez-vous bien que la première des vertus est de retenir sa langue : personne n'approche plus de la Divinité que celui qui sait se taire à propos.

IV

Ne vous mettez jamais en contradiction avec vous-même : qui n'est pas d'accord avec soi, ne peut l'être avec personne.

V

Si vous examinez la vie et les mœurs des autres hommes, souvenez-vous, même en les censurant, que personne sur la terre n'est exempt de reproche.

VI

Quelque prix que vous attachiez à une chose, renoncez-y si elle peut nuire : il faut, dans l'occasion, préférer l'utilité aux richesses.

VII

Montrez-vous sévère ou indulgent selon que le cas l'exige : le sage, sans crainte de blâme, agit selon les circonstances.

VIII

Ne croyez pas légèrement les plaintes que porte votre épouse contre vos serviteurs; car souvent une femme déteste celui que son mari aime.

IX

Quand vous donnez des conseils à quelqu'un et qu'il les repousse, s'il est votre ami, ne renoncez point à la tâche que vous avez entreprise.

X

N'entrez pas en discussion avec les grands parleurs : la parole est donnée à tous, la sagesse au petit nombre.

XI

Dilige sic alios, ut sis tibi carus amicus :
Sic bonus esto bonis, ne te mala damna sequantur.

XII

Rumorem fuge, ne incipias novus auctor haberi;
Nam nulli tacuisse nocet, nocet esse loquutum.

XIII

Spem tibi promissi certam promittere noli :
Rara fides ideo est, quia multi multa loquuntur.

XIV

Quum te aliquis laudat, judex tuus esse memento :
Plus aliis de te, quam tu tibi, credere noli.

XV

Officium alterius multis narrare memento [3];
Atque, aliis quum tu benefeceris ipse, sileto.

XVI

Multorum quum facta senex et dicta recenses,
Fac tibi succurrant, juvenis quæ feceris ipse [4].

XVII

Ne cures, si quis tacito sermone loquatur :
Conscius ipse sibi de se putat omnia dici.

XVIII

Quum fueris felix, quæ sunt adversa caveto [5] :
Non eodem cursu respondent ultima primis.

XI

Aimez les autres, mais regardez-vous comme votre plus cher ami; et pour n'avoir point de malheur à craindre, ne soyez bon qu'avec les bons.

XII

Évitez les propos de crainte qu'on ne vous les impute : il n'y a point de danger à se taire, il peut y en avoir à parler.

XIII

Ne faites espérer à personne une chose qui vous a été promise : les promesses sont communes, mais l'accomplissement en est rare.

XIV

Quand on vous donne des louanges, jugez vous-même à quel point vous les méritez : n'accordez pas plus de créance au témoignage d'autrui qu'à celui de votre conscience.

XV

N'oubliez pas de parler des services qu'on vous rend, mais gardez le silence sur ceux que vous avez rendus.

XVI

S'il vous arrive, dans un âge avancé, de citer les actes et les paroles de vos contemporains, ayez soin de vous rappeler ce que vous-même avez fait pendant votre jeunesse.

XVII

Ne vous occupez point de ce qu'on dit à voix basse : celui qui se sait en défaut croit toujours qu'on s'entretient de lui.

XVIII

Dans la prospérité, craignez les revers de fortune : la fin de la carrière ne répond pas toujours au commencement.

XIX

Quum dubia et fragilis sit nobis vita tributa,
In mortem alterius spem tu tibi ponere noli.

XX

Exiguum munus quum dat tibi pauper amicus,
Accipito placide, plene et laudare memento.

XXI

Infantem nudum quum te natura crearit,
Paupertatis onus patienter ferre memento.

XXII

Ne timeas illam, quæ vitæ est ultima finis:
Qui mortem metuit, quod vivit, perdit id ipsum[6].

XXIII

Si tibi pro meritis nemo respondet amicus,
Incusare Deum noli; sed te ipse coerce.

XXIV

Ne tibi quid desit, quæsitis utere parce:
Utque, quod est, serves, semper tibi deesse putato.

XXV

Quod præstare potes, ne bis promiseris ulli;
Ne sis ventosus, dum vis bonus ipse videri.

XXVI

Qui simulat verbis, nec corde est fidus amicus:
Tu quoque fac simules, sic ars deluditur arte.

XIX

La vie qui nous est accordée est trop incertaine et trop frêle, pour que vous deviez mettre votre espoir en la mort d'autrui.

XX

Quand un ami pauvre vous fait un petit présent, acceptez-le gracieusement, et ayez soin de lui exprimer toute votre reconnaissance.

XXI

La nature, en vous faisant naître nu, a voulu que vous vous souveniez de supporter patiemment le fardeau de la pauvreté.

XXII

Ne redoutez point le moment où vous cesserez de vivre : craindre la mort, c'est déjà renoncer à la vie.

XXIII

Si les services que vous avez pu rendre ne vous ont point fait d'amis, n'en accusez pas la Divinité, et résignez-vous.

XXIV

Pour vous mettre à l'abri du besoin, usez avec économie de ce que vous avez amassé; pour conserver ce qu'on a, il faut toujours se figurer qu'on ne l'a pas.

XXV

Ne promettez jamais deux fois ce que vous pouvez accorder sur-le-champ, de peur d'être vaniteux en voulant paraître obligeant.

XXVI

Quand quelqu'un se dit votre ami, et que son cœur dément ses paroles, usez envers lui de la même feinte : c'est ainsi que l'artifice est déjoué par l'artifice.

XXVII

Noli homines blando nimium sermone probare :
Fistula dulce canit, volucrem dum decipit auceps.

XXVIII

Quum tibi sint nati, nec opes, tunc artibus illos
Instrue, quo possint inopem defendere vitam.

XXIX

Quod vile est carum, quod carum vile putato :
Sic tibi nec cupidus, nec avarus nosceris ulli.

XXX

Quæ culpare soles, ea tu ne feceris ipse [7]:
Turpe est doctori, quum culpa redarguit ipsum.

XXXI

Quod justum est petito, vel quod videatur honestum ;
Nam stultum est petere, quod possit jure negari.

XXXII

Ignotum tibi tu noli præponere notis :
Cognita judicio constant, incognita casu.

XXXIII

Quum dubia in certis versetur vita periclis,
Pro lucro tibi pone diem, quocumque laboras [8].

XXXIV

Vincere quum possis, interdum cede sodali ;
Obsequio quoniam dulces retinentur amici.

XXVII

Tenez-vous en garde contre les discours trop flatteurs : c'est au doux son de l'appeau que l'oiseleur trompe l'oiseau.

XXVIII

Si vous avez des enfants, à défaut de richesses donnez-leur un état qui puisse les mettre au-dessus du besoin.

XXIX

En regardant comme précieux ce qui est vil, et comme vil ce qui est précieux, vous deviendrez désintéressé, et personne ne vous taxera d'avarice.

XXX

Gardez-vous de faire ce que vous condamnez d'habitude : il est honteux pour un censeur d'avoir à subir le reproche d'une faute que lui-même a blâmée.

XXXI

Ne demandez rien qui ne soit juste ou qui ne paraisse conforme à l'honnêteté; car c'est sottise que demander ce qui peut à bon droit être refusé.

XXXII

Gardez-vous de jamais sacrifier le connu à l'inconnu : on juge sûrement de ce que l'on connaît, on ne peut que juger au hasard de ce qu'on ne connaît pas.

XXXIII

Puisque la vie est incertaine et semée de dangers inévitables, regardez comme une faveur chaque jour de travail que le destin vous accorde.

XXXIV

Cédez parfois à votre ami l'avantage que vous pouvez avoir sur lui : c'est par la condescendance qu'on resserre les doux liens de l'amitié.

XXXV

Ne dubites, quum magna petis, impendere parva;
His etenim rebus conjungit gratia caros.

XXXVI

Litem inferre cave, cum quo tibi gratia juncta est:
Ira odium generat, concordia nutrit amorem.

XXXVII

Servorum culpis quum te dolor urguet in iram,
Ipse tibi moderare, tuis ut parcere possis.

XXXVIII

Quem superare potes, interdum vince ferendo;
Maxima enim morum semper patientia virtus.

XXXIX

Conserva potius, quæ sunt jam parta labore:
Quum labor in damno est, crescit mortalis egestas.

XL

Dapsilis interdum notis, et carus amicis [9],
Quum fueris felix, semper tibi proximus esto.

XXXV

N'hésitez pas, pour obtenir beaucoup, de faire de légers sacrifices : c'est par les petits présents qu'on gagne l'affection des hommes.

XXXVI

Évitez toute contestation avec un ami : la colère engendre la haine, la concorde entretient l'amitié.

XXXVII

Quand vos serviteurs, par leurs fautes, vous ont poussé à la colère, modérez-vous d'abord vous-même pour pouvoir ensuite leur pardonner.

XXXVIII

Triomphez quelquefois par la patience de celui que vous pouvez vaincre par la force ; car la patience fut toujours la première des vertus.

XXXIX

Attachez-vous à conserver ce que vous avez acquis par le travail : quand le travail devient stérile, l'indigence apparaît avec toutes ses rigueurs.

XL

Dans la prospérité, soyez libéral envers vos connaissances et dévoué à vos amis ; mais, en tout temps, soyez pour vous-même l'ami le plus fidèle.

LIBER SECUNDUS.

PRÆFATIO.

Telluris si forte velis cognoscere cultus,
Virgilium legito. Quodsi mage nosse laboras
Herbarum vires, Macer tibi carmine dicet,
Corporis ut cunctos possis depellere morbos.
Si Romana cupis et civica noscere bella,
Lucanum quæras, qui Martis prœlia dixit.
Si quid amare libet, vel discere amare legendo,
Nasonem petito. Sin autem cura tibi hæc est,
Ut sapiens vivas, audi, quæ discere possis,
Per quæ semotum vitiis deducitur ævum.
Ergo ades : et quæ sit sapientia, disce legendo.

I

Si potes, ignotis etiam prodesse memento :
Utilius regno est, meritis acquirere amicos.

II

Mitte arcana Dei, cœlumque inquirere quid sit :
Quum sis mortalis, quæ sunt mortalia, cura.

III

Linque metum leti [1]; nam stultum est tempore in omni,
Dum mortem metuis, amittere gaudia vitæ.

LIVRE SECOND.

PRÉFACE.

Si votre penchant vous porte à connaître la culture des champs, lisez Virgile. Si vous préférez savoir la vertu des plantes, Macer vous les enseignera dans son poëme et vous donnera les moyens de combattre toutes les maladies. Si vous souhaitez connaître les guerres que Rome eut à soutenir au dehors et celles qui surgirent dans son sein, prenez Lucain, qui a chanté les combats. Si vos pensées se tournent vers l'amour, et que vous veuilliez, par des lectures, vous former dans l'art d'aimer, adressez-vous à Ovide. Mais si vous avez à cœur de vivre en sage, écoutez les conseils au moyen desquels on peut mener une vie exempte de vices. Prêtez donc votre attention, et apprenez, en lisant ces préceptes, en quoi consiste la sagesse.

I

Si vous le pouvez, obligez même les personnes qui vous sont inconnues : mieux vaut par des bienfaits acquérir des amis qu'un royaume.

II

N'approfondissez pas les secrets de la Divinité, et ne cherchez point à savoir ce que c'est que le ciel : mortel, ne vous occupez que de ce qui convient aux mortels.

III

Ne craignez pas la mort : c'est folie que de se tourmenter sans cesse d'une crainte qui ne permet de goûter aucune des jouissances de la vie.

IV

Iratus de re incerta contendere noli :
Impedit ira animum, ne possit cernere verum.

V

Fac sumptum propere, quum res desiderat ipsa :
Dandum etenim est aliquid, quum tempus postulat aut res.

VI

Quod nimium est fugito, parvo gaudere memento :
Tuta mage est puppis, modico quæ flumine fertur.

VII

Quod pudeat, socios prudens celare memento;
Ne plures culpent id, quod tibi displicet uni.

VIII

Nolo putes, pravos homines peccata lucrari :
Temporibus peccata latent, sed tempore parent.

IX

Corporis exigui vires contemnere noli :
Consilio pollet, cui vim natura negavit [2].

X

Cui scieris non esse parem te, tempore cede :
Victorem a victo superari sæpe videmus.

XI

Adversus notum noli contendere verbis :
Lis minimis verbis interdum maxima crescit.

IV

Ne disputez point sur une affaire douteuse tant que vous serez sous l'influence de la colère, car la colère empêche l'esprit de pouvoir discerner la vérité.

V

N'hésitez point à faire une dépense quand le besoin s'en fait sentir : on doit se résoudre à quelque sacrifice quand le temps ou la chose l'exige.

VI

Fuyez le superflu ; contentez-vous de peu : la barque a d'autant moins à craindre qu'elle vogue sur un fleuve plus petit.

VII

Ayez la prudence de cacher à vos amis la faute dont vous vous serez rendu coupable ; car vous essuieriez le blâme de tous pour un acte que vous seul avez à vous reprocher.

VIII

Ne croyez pas que les mauvaises actions profitent aux hommes pervers : pendant un temps elles restent cachées, mais le temps finit par les découvrir.

IX

Ne méprisez pas un ennemi de petite taille, car la nature accorde les ressources de l'esprit à ceux auxquels elle a refusé la force.

X

Sachez céder à propos à celui auquel vous sentez ne pouvoir résister : souvent nous voyons le vaincu finir par triompher du vainqueur.

XI

Évitez d'entrer en discussion avec un ami : souvent un grave débat surgit d'une vaine contestation.

XII

Quid Deus intendat, noli perquirere sorte :
Quid statuat de te, sine te deliberat ipse.

XIII

Invidiam nimio cultu vitare memento :
Quæ si non lædit, tamen hanc sufferre molestum est.

XIV

Esto animo forti, quum sis damnatus inique :
Nemo diu gaudet, qui judice vincit iniquo.

XV

Litis præteritæ noli maledicta referre :
Post inimicitias iram meminisse, malorum est.

XVI

Nec te collaudes, nec te culpaveris ipse :
Hoc faciunt stulti, quos gloria vexat inanis.

XVII

Utere quæsitis modice : quum sumptus abundat,
Labitur exiguo, quod partum est tempore longo.

XVIII

Insipiens esto, quum tempus postulat aut res :
Stultitiam simulare loco prudentia summa est.

XIX

Luxuriam fugito, simul et vitare memento
Crimen avaritiæ ; nam sunt contraria famæ.

XII

Ne recourez point aux sortiléges pour pénétrer les desseins de la Divinité : elle ne vous consulte pas pour savoir ce qu'elle décidera de vous.

XIII

Prenez garde d'éveiller l'envie par un faste excessif : quand même ils ne sauraient vous atteindre, il est toujours fâcheux d'être en butte à ses traits.

XIV

Supportez courageusement une condamnation injuste : celui qui gagne un procès par un jugement inique, ne jouit pas longtemps de son triomphe.

XV

Ne rappelez pas les injures que vous avez essuyées dans une ancienne querelle : il n'y a qu'un méchant qui puisse conserver du ressentiment quand les sujets de haine n'existent plus.

XVI

Ne vous louez ni ne vous blâmez vous-même : c'est le fait d'un sot que tourmente une ridicule vanité.

XVII

Usez avec ménagement de vos économies : quand la dépense est superflue, on a bien vite dissipé ce qui a demandé beaucoup de temps à amasser.

XVIII

Sachez être fou quand le temps ou les circonstances l'exigent : c'est faire preuve d'une grande sagesse que de savoir affecter la folie à propos.

XIX

Fuyez la prodigalité, mais, en même temps, évitez le reproche d'avarice ; car ces deux vices sont nuisibles à la réputation.

XX

Noli tu quædam referenti credere semper :
Exigua est tribuenda fides, quia multa loquuntur.

XXI

Quæ potus peccas, ignoscere tu tibi noli;
Nam crimen nullum vini est, sed culpa bibentis.

XXII

Consilium arcanum tacito committe sodali :
Corporis auxilium medico committe fideli [3].

XXIII

Noli successus indignos ferre moleste :
Indulget fortuna malis, ut lædere possit.

XXIV

Prospice, qui veniant, hos casus esse ferendos;
Nam levius lædit, quidquid prævidimus ante.

XXV

Rebus in adversis animum summittere noli;
Spem retine : spes una hominem nec morte relinquit.

XXVI

Rem tibi quam nosces aptam, dimittere noli :
Fronte capillata, post est occasio calva [4].

XXVII

Quod sequitur specta; quodque imminet ante videto :
Illum imitare Deum, partem qui spectat utramque [5].

XX

Il ne faut pas toujours croire ce qu'on vous raconte : accordez surtout peu de foi à ce que disent les grands parleurs.

XXI

Ne vous pardonnez point les fautes que vous commettez dans l'ivresse : ce n'est point le vin qui est alors coupable, mais celui qui l'a bu.

XXII

Confiez vos pensées secrètes à un ami discret, et le soin de votre corps à un médecin fidèle.

XXIII

Voyez sans chagrin la prospérité dont jouissent des gens qui en sont peu dignes : la fortune ne sourit aux méchants que pour mieux les perdre.

XXIV

Regardez comme pouvant vous atteindre les malheurs auxquels est sujette l'humanité : un mal prévu est toujours plus facile à supporter.

XXV

Ne perdez point courage dans l'adversité ; conservez l'espérance : l'espérance seule n'abandonne point l'homme même à la mort.

XXVI

Ne laissez point échapper une chose que vous savez vous être avantageuse ; car l'occasion a le front garni de cheveux et le derrière de la tête chauve.

XXVII

Cherchez dans le passé des leçons pour l'avenir : imitez le dieu qui regarde devant et derrière.

XXVIII

Fortior ut valeas, interdum parcior esto :
Pauca voluptati debentur, plura saluti.

XXIX

Judicium populi nunquam contempseris unus,
Ne nulli placeas, dum vis contemnere multos.

XXX

Sit tibi præcipue, quod primum est, cura salutis :
Tempora ne culpes, quum sis tibi causa doloris.

XXXI

Somnia ne cures [6]; nam mens humana quod optans,
Dum vigilat, sperat, per somnum cernit id ipsum.

XXVIII

Pour fortifier votre tempérament, sachez vous imposer des privations : il faut peu sacrifier au plaisir et beaucoup à la santé.

XXIX

N'allez jamais seul heurter l'opinion publique : vous risqueriez de ne plaire à personne, en vous mettant en opposition avec beaucoup de monde.

XXX

Ménagez soigneusement votre santé, ce premier de tous les biens, pour n'avoir point à reprocher au temps des infirmités dont vous seul seriez la cause.

XXXI

Ne croyez point aux songes; car l'esprit préoccupé, dans l'état de veille, de l'objet qu'il désire et espère, le voit jusque dans le sommeil.

LIBER TERTIUS.

PRÆFATIO.

Hoc quicumque velis carmen cognoscere lector,
Quum præcepta ferat, quæ sunt gratissima vitæ,
Commoda multa feres. Sin autem spreveris illud,
Non me scriptorem, sed te neglexeris ipse.

I

Instrue præceptis animum, nec discere cesses;
Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago.

II

[Fortunæ damnis semper parere memento [1] :
Non opibus bona fama datur, sed moribus ipsis.]

III

Quum recte vivas, ne cures verba malorum :
Arbitrii non est nostri, quid quisque loquatur.

IV

Productus testis, salvo tamen ante pudore,
Quantumcumque potes, celato crimen amici.

LIVRE TROISIÈME.

PRÉFACE.

Qui que vous soyez, lecteur, qui voudrez méditer ces vers, où vous trouverez les enseignements les plus propres à rendre la vie agréable et douce, vous en retirerez de nombreux avantages. Mais si vous les rejetiez avec dédain, ce ne serait pas à moi, qui en suis l'auteur, mais à vous-même que vous feriez tort.

I

Meublez votre esprit d'utiles préceptes, et étudiez sans relâche; car sans l'instruction la vie est presque l'image de la mort.

II

N'oubliez pas qu'il faut toujours se soumettre aux coups de la fortune : ce n'est pas la richesse, mais la conduite qui fait la bonne réputation.

III

Si votre vie est pure, méprisez les propos des méchants : il ne dépend pas de nous d'empêcher le monde de parler.

IV

Appelé en témoignage contre un ami, cachez sa faute autant que vous le pourrez, mais pourtant sans compromettre votre honneur.

V

Sermones blandos blæsosque cavere memento [2].
Simplicitas veri fama est, fraus ficta loquentis.

VI

Segnitiem fugito, quæ vitæ ignavia fertur;
Nam, quum animus languet, consumit inertia corpus.

VII

Interpone tuis interdum gaudia curis,
Ut possis animo quemvis sufferre laborem.

VIII

Alterius dictum aut factum ne carpseris unquam,
Exemplo simili ne te derideat alter.

IX

Quod tibi sors dederit tabulis suprema notato:
Augendo serva, ne sis, quem fama loquatur.

X

Quum tibi divitiæ superant in fine senectæ,
Munificus facito vivas, non parcus amicis [3].

XI

Utile consilium dominus ne despice servi:
Nullius sensum, si prodest, tempseris unquam.

XII

Rebus et in censu si non est, quod fuit ante,
Fac vivas contentus eo, quod tempora præbent.

V

Tenez-vous en garde contre les discours flatteurs et cauteleux : le langage de la vérité est simple, celui du mensonge est insidieux.

VI

Fuyez l'oisiveté, qui rend la vie indolente et molle : quand l'esprit est sans ressort, le corps se consume dans l'inaction.

VII

Faites de temps en temps succéder le plaisir à l'occupation : vous mettrez ainsi votre esprit en état de supporter toute espèce de travail.

VIII

Ne critiquez jamais les paroles ou les actions d'autrui, pour éviter qu'à votre exemple un autre ne trouve à se moquer de vous.

IX

Notez soigneusement les biens qui vous ont été laissés en héritage : conservez-les en les augmentant, pour ne pas être la fable du public.

X

Si, parvenu à une extrême vieillesse, vous possédez une grande fortune, vivez alors avec munificence et soyez libéral envers vos amis.

XI

Quoique maître, ne dédaignez pas le conseil d'un serviteur, s'il est utile : il ne faut jamais mépriser un bon avis, de quelque part qu'il vienne.

XII

Si vos biens et vos revenus ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois, sachez vous contenter de ce que vous possédez encore.

XIII

Uxorem fuge ne ducas sub nomine dotis,
Ne retinere velis, si cœperit esse molesta.

XIV

Multorum disce exemplo, quæ facta sequaris,
Quæ fugias. Vita est nobis aliena magistra.

XV

Quod potes, id tentes, operis ne pondere pressus
Succumbat labor, et frustra tentata relinquas.

XVI

Quod nosti haud recte factum, nolito tacere,
Ne videare malos imitari velle tacendo.

XVII

Judicis auxilium sub iniqua lege rogato [4]:
Ipsæ etiam leges cupiunt, ut jure regantur.

XVIII

Quod merito pateris, patienter ferre memento [5]:
Quumque reus tibi sis, ipsum te judice damna.

XIX

Multa legas facito: perlectis, neglige multa;
Nam miranda canunt, sed non credenda, poetæ.

XX

Inter convivas fac sis sermone modestus,
Ne dicare loquax, dum vis urbanus haberi.

XIII

Évitez de prendre une épouse pour sa dot, de peur d'être tenté de la garder si elle vous devenait importune.

XIV

Apprenez par l'exemple des autres ce que vous devez faire et ce que vous devez éviter. La vie d'autrui est pour nous une puissante leçon.

XV

Mesurez vos forces à la tâche que vous voulez entreprendre, de peur que, succombant sous le poids du travail, vous ne soyez forcé d'y renoncer après de vains efforts.

XVI

Ne cachez point une mauvaise action que vous auriez vu commettre; car votre silence pourrait vous faire accuser de vouloir imiter les méchants.

XVII

Invoquez le secours du juge pour modérer une loi trop dure; car les lois elles-mêmes veulent que l'équité tempère leur rigueur.

XVIII

Sachez vous résigner au malheur quand vous l'avez mérité : quand on se sait coupable, on doit se condamner soi-même.

XIX

Lisez beaucoup, mais n'accordez pas foi à tout ce que vous avez lu; car les poëtes nous offrent des récits qu'il faut admirer sans les croire.

XX

Sachez dans un repas observer une sage réserve en vos discours; car, en voulant paraître enjoué et plaisant, vous risqueriez de passer pour bavard.

XXI

Conjugis iratæ noli tu verba timere:
Instruit insidias lacrymis, quum femina plorat.

XXII

Utere quæsitis, sed ne videaris abuti:
Qui sua consumunt, quum deest, aliena sequuntur.

XXIII

Fac tibi proponas, mortem non esse timendam:
Quæ bona si non est, finis tamen illa malorum est.

XXIV

Uxoris linguam, si frugi est, ferre memento:
Namque malum est, non velle pati, nec posse tacere.

XXV

Æqua diligito caros pietate parentes;
Nec matrem offendas, dum vis bonus esse parenti.

XXI

Ne redoutez point les paroles d'une épouse en colère : femme qui pleure, cache un piége sous ses larmes.

XXII

Jouissez de votre fortune, mais sans prodigalité : quand on dissipe follement son bien, on compromet bientôt la fortune d'autrui.

XXIII

Soyez convaincu que la mort n'est point à craindre : si elle n'est pas un bien, du moins est-elle la fin de nos maux.

XXIV

Laissez parler votre femme, si d'ailleurs elle est vertueuse : si c'est un mal de ne pouvoir se taire, c'en est un de ne vouloir rien supporter.

XXV

Ayez pour vos parents une égale tendresse, et évitez d'éveiller la susceptibilité maternelle par des prévenances dont votre père seul serait l'objet.

LIBER QUARTUS.

PRÆFATIO.

SECURAM quicumque cupis perducere vitam,
Nec vitiis hærere animum, quæ moribus obsunt,
Hæc præcepta tibi semper relegenda memento :
Invenies aliquid, quo te nitare magistro.

I

Despice divitias, si vis animo esse beatus :
Quas qui suspiciunt, mendicant semper avari.

II

Commoda naturæ nullo tibi tempore deerunt,
Si fueris contentus eo, quod postulat usus [1].

III

Quum sis incautus, nec rem ratione gubernes,
Noli fortunam, quæ non est, dicere cæcam.

IV

Dilige denarî, sed parce dilige, formam :
Quem nemo sanctus nec honestus captat ab ære.

LIVRE QUATRIÈME.

PRÉFACE.

Qui que vous soyez, qui désirez mener une vie exempte de soucis, et dégager votre âme des liens du vice, cet ennemi des bonnes mœurs, relisez sans cesse les préceptes que je vous donne ici : vous y trouverez le secret de marcher d'un pas ferme, sans autre guide que vos propres lumières.

I

Dédaignez les richesses, si vous voulez jouir d'une douce tranquillité d'esprit : les avares, au milieu des trésors qu'ils admirent, ressentent toujours les rigueurs de la pauvreté.

II

Jamais vous ne manquerez des moyens de satisfaire à vos besoins, si vous savez vous contenter du strict nécessaire.

III

Quand, par imprévoyance et faute de soin, vous gouvernez mal vos affaires, n'accusez point la fortune d'être aveugle : ce n'est pas elle qui mérite ce reproche.

IV

Aimez l'argent pour son utilité, mais aimez-le modérément : un homme sage et honnête ne doit pas le rechercher pour le métal lui-même.

V

Quum fueris locuples, corpus curare memento :
Æger dives habet nummos, se non habet ipsum.

VI

Verbera quum tuleris discens aliquando magistri,
Fer patris ingenium, quum verbis exit in iram.

VII

Res age, quæ prosunt : rursus vitare memento,
In queis error inest, nec spes est certa laboris.

VIII

Quod donare potes, gratis concede roganti;
Nam recte fecisse bonis, in parte lucrorum est.

IX

Quod tibi suspectum est, confestim discute, quid sit;
Namque solent, primo quæ sunt neglecta, nocere.

X

Quum te detineat Veneris damnosa voluptas,
Indulgere gulæ noli, quæ ventris amica est.

XI

Quum tibi proponas animalia cuncta timere,
Unum præcipio tibi, plus hominem esse timendum.

XII

Quum tibi prævalidæ fuerint in corpore vires,
Fac sapias : sic tu poteris vir fortis haberi.

V

Si vous êtes riche, ne ménagez rien pour conserver votre santé : un malade opulent possède son or, mais il ne se possède pas lui-même.

VI

Puisque, pendant votre éducation, vous avez pu supporter les corrections de votre maître, sachez au moins supporter l'humeur de votre père, lorsque sa colère se borne à des réprimandes.

VII

Faites-vous des occupations profitables, mais abstenez-vous de celles dont l'utilité est douteuse et dont vous n'êtes pas certain de tirer quelque avantage.

VIII

Si l'on vous demande une chose que vous puissiez donner, accordez-la sans aucune vue d'intérêt; car c'est un gain véritable que d'obliger les gens de bien.

IX

Dès qu'une chose vous paraît suspecte, examinez ce qu'elle est en effet; car ce qu'on néglige d'abord finit presque toujours par nuire.

X

Si Vénus a su vous attirer dans ses perfides filets, évitez la gourmandise, car elle est amie de l'incontinence.

XI

Êtes-vous porté à redouter tous les animaux? je vous donne ce seul avis : c'est que l'homme est plus redoutable encore.

XII

Si vous avez en partage la force du corps, usez-en avec circonspection : c'est ainsi que vous pourrez acquérir la réputation d'homme brave.

XIII

Auxilium a notis petito, si forte laboras,
Nec quisquam melior medicus, quam fidus amicus.

XIV

Quum sis ipse nocens, moritur cur victima pro te?
Stultitia est morte alterius sperare salutem.

XV

Quum tibi vel socium, vel fidum quæris amicum,
Non tibi fortuna est hominis, sed vita petenda.

XVI

Utere quæsitis opibus; fuge nomen avari:
Quo tibi divitias, si semper pauper abundas?

XVII

Si famam servare cupis, dum vivis, honestam,
Fac fugias, animo quæ sunt mala, gaudia vitæ.

XVIII

Quum sapias animo, noli ridere senectam;
Nam quicumque senet, puerilis sensus in illo est.

XIX

Disce aliquid; nam, quum subito fortuna recessit,
Ars remanet, vitamque hominis non deserit unquam [2].

XX

Perspicito tecum tacitus, quid quisque loquatur:
Sermo hominum mores et celat et indicat idem.

XIII

Si vous êtes malade, demandez l'assistance de personnes qui vous soient connues : il n'est point de meilleur médecin qu'un ami fidèle.

XIV

Lorsque vous seul êtes coupable, pourquoi une victime meurt-elle pour vous? N'est-ce pas une folie de fonder sur la mort d'un autre l'espoir de votre salut?

XV

Lorsque vous cherchez un compagnon ou un ami fidèle, ne vous informez point si c'est un homme riche, mais s'il est vertueux.

XVI

Faites un noble usage de votre fortune; évitez le reproche d'avarice : à quoi vous servent les richesses si vous restez toujours pauvre au sein de l'abondance?

XVII

Si vous avez à cœur de conserver toute votre vie une réputation sans tache, fuyez les plaisirs du monde, qui sont des poisons pour l'âme.

XVIII

Si vous êtes sage, ne vous moquez jamais des vieillards, car chacun en vieillissant retourne vers l'enfance.

XIX

Apprenez un métier; car si la fortune devient tout à coup infidèle, l'état reste et fait toujours subsister celui qui l'exerce.

XX

Réfléchissez en silence à ce que chacun dit : le discours qui cache le naturel de l'homme est aussi ce qui le découvre.

XXI

Exerce studium, quamvis perceperis artem :
Ut cura ingenium, sic et manus adjuvat usum.

XXII

Multum venturi ne cures tempora fati :
Non metuit mortem, qui scit contemnere vitam.

XXIII

Disce, sed a doctis; indoctos ipse doceto;
Propaganda etenim est rerum doctrina bonarum.

XXIV

Hoc bibe quod possis, si tu vis vivere sanus :
Morbi causa mali nimia est quæcumque voluptas.

XXV

Laudaris quodcumque palam, quodcumque probaris,
Hoc vide, ne rursus levitatis crimine damnes.

XXVI

Tranquillis rebus semper adversa timeto [3];
Rursus in adversis melius sperare memento.

XXVII

Discere ne cesses : cura sapientia crescit :
Rara datur longo prudentia temporis usu.

XXVIII

Parce laudato; nam, quem tu sæpe probaris,
Una dies, qualis fuerit, ostendet, amicus.

XXI

Il ne suffit pas d'avoir appris un état, il faut encore s'y exercer : comme l'étude développe l'esprit, de même la pratique facilite le travail.

XXII

Mettez-vous peu en peine du moment où doit finir votre existence : qui sait mépriser la vie ne redoute point la mort.

XXIII

Apprenez, mais des gens instruits; enseignez vous-même les ignorants, car on doit propager la connaissance des choses utiles.

XXIV

Ne buvez que ce qui vous suffit, si vous voulez jouir d'une santé parfaite : tout plaisir poussé à l'excès engendre de cruelles maladies.

XXV

Quand vous avez hautement loué et approuvé une chose, gardez-vous de vous faire accuser de légèreté en la censurant plus tard.

XXVI

Dans la prospérité, craignez toujours les revers de fortune; dans l'adversité, ne cessez pas d'espérer un heureux retour.

XXVII

Livrez-vous sans relâche à l'étude : c'est la réflexion qui développe le jugement; la sagesse est bien faible encore après une longue expérience.

XXVIII

Soyez avare de vos éloges; car un seul jour peut vous dévoiler quel était l'ami que vous auriez loué sans réserve.

XXIX

Ne pudeat, quæ nescieris, te velle doceri :
Scire aliquid laus est, culpa est nil discere velle.

XXX

Cum Venere et Baccho lis est, sed juncta voluptas :
Quod blandum est, animo complectere, sed fuge lites.

XXXI

Demissos animo ac tacitos vitare memento :
Qua flumen placidum est, forsan latet altius unda.

XXXII

Quum tibi displiceat rerum fortuna tuarum,
Alterius specta, quo sit discrimine pejor.

XXXIII

Quod potes, id tenta; nam litus carpere remis
Tutius est multo, quam velum tendere in altum.

XXXIV

Contra hominem justum prave contendere noli;
Semper enim Deus injustas ulciscitur iras.

XXXV

Ereptis opibus, noli mœrere dolendo;
Sed gaude potius, tibi si contingit habere.

XXXVI

Est jactura gravis, quæ sunt, amittere damnis :
Sunt quædam, quæ ferre decet patienter amicum.

XXIX

Ne rougissez pas de vouloir connaître ce que vous ignorez : savoir est un mérite, ne vouloir rien apprendre est une faute.

XXX

Le vin et l'amour font naître les disputes, mais ont aussi leur plaisir. Sachez donc fuir les rixes et ne vous livrer qu'au doux penchant.

XXXI

Ayez soin d'éviter les hommes mornes et taciturnes : c'est à l'endroit où le courant est tranquille que le fleuve est peut-être le plus profond.

XXXII

Si vous n'êtes pas content de votre condition, examinez celle d'autrui, et voyez si son sort n'est pas pire que le vôtre.

XXXIII

N'entreprenez rien au-dessus de vos forces : il est beaucoup plus sûr de ramer en côtoyant le rivage, que de tendre ses voiles en pleine mer.

XXXIV

N'allez point méchamment chercher dispute à un homme de bien ; car Dieu ne laisse jamais ces injustes agressions impunies.

XXXV

Quand la fortune s'en va, on ne doit ni s'affliger ni se plaindre ; mais quand elle vient, on peut alors se réjouir.

XXXVI

Quoiqu'il soit pénible d'éprouver des pertes, il en est cependant que l'amitié doit faire supporter avec résignation.

XXXVII

Tempora longa tibi noli promittere vitæ.
Quocumque ingrederis, sequitur mors, corporis umbra.

XXXVIII

Ture Deum placa; vitulum sine crescat aratro:
Ne credas placare Deum, quum cæde litatur.

XXXIX

Cede locum læsus Fortunæ, cede potenti:
Lædere qui potuit, prodesse aliquando valebit.

XL

Quum quid peccaris, castiga te ipse subinde:
Vulnera dum sanas, dolor est medicina doloris.

XLI

Damnaris nunquam post longum tempus amicum:
Mutavit mores; sed pignora prima memento.

XLII

Gratior officiis, quo sis mage carior, esto:
Ne nomen subeas, quod dicitur, officiperdi [4].

XLIII

Suspectus caveas, ne sis miser omnibus horis;
Nam timidis et suspectis aptissima mors est.

XLIV

Quum servos fueris proprios mercatus in usus,
Et famulos dicas, homines tamen esse memento.

XXXVII

Ne vous promettez jamais une longue existence : partout où vous allez, la mort vous accompagne, comme l'ombre suit le corps.

XXXVIII

Offrez à Dieu de l'encens ; laissez croître le veau pour la charrue : n'espérez pas apaiser la Divinité en lui sacrifiant des victimes.

XXXIX

Cédez aux rigueurs de la fortune, cédez au pouvoir des grands : qui est assez puissant pour vous nuire, peut un jour vous rendre service.

XL

Si vous avez commis quelque faute, ne balancez point à vous en punir vous-même : dans la cure des plaies, la douleur ne se guérit que par la douleur.

XLI

Ne condamnez jamais un ancien ami : s'il a changé de conduite, rappelez-vous du moins les premières preuves de son attachement.

XLII

Plus vous témoignerez de gratitude, plus vous vous ferez aimer des personnes qui vous ont obligées : évitez surtout qu'on ne vous applique le nom d'ingrat.

XLIII

Gardez-vous de vous livrer à la défiance, si vous voulez ne pas empoisonner tous les instants de votre vie : l'homme timide et soupçonneux ne saurait trouver de repos qu'à la mort.

XLIV

Quand vous aurez acheté des esclaves pour votre service personnel, en les traitant de serviteurs, rappelez-vous pourtant que ce sont des hommes.

XLV

Quam primum rapienda tibi est occasio prima :
Ne rursus quæras, quæ jam neglexeris ante.

XLVI

Morte repentina noli gaudere malorum :
Felices obeunt, quorum sine crimine vita est [5].

XLVII

Quum tibi sit conjux, ne res et fama laboret,
Vitandum ducas inimicum nomen amici [6].

XLVIII

Quum tibi contigerit studio cognoscere multa,
Fac discas multa, vita nescire doceri.

XLIX

Miraris verbis nudis me scribere versus?
Hos brevitas sensus fecit conjungere binos.

XLV

Saisissez l'occasion dès qu'elle se présente : vous pourriez chercher en vain plus tard ce que vous auriez négligé d'abord.

XLVI

Que la mort subite des méchants ne soit point pour vous un sujet de joie : ceux-là sont heureux, qui meurent sans qu'aucune mauvaise action ait souillé leur existence.

XLVII

Si vous avez une épouse, pour ne pas compromettre votre fortune et votre honneur, prenez garde d'honorer du nom d'ami celui qui serait capable de trahir votre confiance.

XLVIII

Quand à force d'étude vous serez parvenu à beaucoup savoir, apprenez beaucoup encore et profitez des leçons qu'on vous donne.

XLIX

Vous vous étonnez de ce que j'écris des vers dans un style tout uni ? c'est que j'ai voulu renfermer dans un distique le sens de chacun de mes préceptes.

BREVES SENTENTIÆ.

I. Deo supplica[1].
II. Parentes ama.
III. Cognatos cole.
IV. Magistrum metue.
V. Datum serva.
VI. Foro pare[2].
VII. Cum bonis ambula.
VIII. Antequam voceris ad consilium, ne accesseris.
IX. Mundus esto.
X. Saluta libenter.
XI. Majori cede[3].
XII. Minori parce.
XIII. Rem tuam custodi.
XIV. Verecundiam serva.
XV. Diligentiam adhibe.
XVI. Libros lege.
XVII. Quæ legeris, memento.
XVIII. Familiam cura.
XIX. Blandus esto.
XX. Irasci abs re noli.
XXI. Neminem irriseris.
XXII. Mutuum dato.
XXIII. Cui des videto.
XXIV. In judicium adesto.
XXV. Ad prætorium stato.
XXVI. Convivare raro.

COURTES MAXIMES.

I. Priez Dieu.
II. Aimez vos parents.
III. Ayez de l'affection pour vos proches.
IV. Craignez votre maître.
V. Gardez ce qu'on vous donne.
VI. Accommodez-vous au temps.
VII. Faites votre société des gens de bien.
VIII. Ne donnez pas de conseils avant qu'on ne vous les demande.
IX. Soyez propre.
X. Saluez de bonne grâce.
XI. Cédez au plus fort.
XII. Épargnez le faible.
XIII. Conservez votre patrimoine.
XIV. Gardez de la modestie.
XV. Usez de diligence.
XVI. Lisez les livres.
XVII. Souvenez-vous de ce que vous avez lu.
XVIII. Prenez soin de vos serviteurs.
XIX. Soyez affable.
XX. Ne vous mettez pas en colère sans sujet.
XXI. Ne vous moquez de personne.
XXII. Prêtez à juste intérêt.
XXIII. Regardez à qui vous donnez.
XXIV. Assistez aux jugements.
XXV. Tenez-vous auprès du prétoire.
XXVI. Assistez rarement aux grands festins.

XXVII. Quod satis est dormi.
XXVIII. Jusjurandum serva.
XXIX. Vino te tempera.
XXX. Pugna pro patria.
XXXI. Nihil temere credideris.
XXXII. Tu te consule.
XXXIII. Meretrices fuge.
XXXIV. Litteras disce.
XXXV. Nihil mentire.
XXXVI. Bonis benefacito.
XXXVII. Maledicus ne esto.
XXXVIII. Existimationem retine.
XXXIX. Æquum judica.
XL. Parentes patientia vince.
XLI. Beneficii accepti memor esto [4].
XLII. Miserum noli irridere.
XLIII. Consultus esto.
XLIV. Utere virtute.
XLV. Iracundiam tempera.
XLVI. Trocho lude [5].
XLVII. Aleam fuge.
XLVIII. Nihil arbitrio virium feceris.
XLIX. Minorem ne contempseris [6].
L. Aliena concupiscere noli.
LI. Conjugem ama.
LII. Liberos erudi.
LIII. Patere legem, quam ipse tuleris.

LIV. Pauca in convivio loquere.
LV. Illud stude agere, quod justum est.
LVI. Libenter amorem ferto.

XXVII. Donnez au sommeil le temps nécessaire.
XXVIII. Soyez fidèle à votre serment.
XXIX. Usez sobrement du vin.
XXX. Combattez pour votre patrie.
XXXI. Ne croyez rien inconsidérément.
XXXII. Prenez conseil de vous-même.
XXXIII. Fuyez les femmes de mauvaise vie.
XXXIV. Étudiez les belles-lettres.
XXXV. Ne mentez jamais.
XXXVI. Obligez les gens de bien.
XXXVII. Ne soyez pas médisant.
XXXVIII. Soyez soigneux de votre réputation.
XXXIX. Jugez selon l'équité.
XL. Usez de patience envers vos parents.
XLI. N'oubliez jamais un bienfait reçu.
XLII. Ne vous moquez pas des malheureux.
XLIII. Ne soyez pas étranger à la jurisprudence.
XLIV. Pratiquez la vertu.
XLV. Réprimez votre colère.
XLVI. Jouez au cerceau.
XLVII. Fuyez les jeux de hasard.
XLVIII. N'usez jamais de la raison du plus fort.
XLIX. Ne méprisez pas plus petit que vous.
L. Ne convoitez pas le bien d'autrui.
LI. Aimez votre épouse.
LII. Instruisez vos enfants.
LIII. Soumettez-vous à la loi que vous aurez faite vous-même.
LIV. Parlez peu dans un repas.
LV. Attachez-vous à ne faire que ce qui est juste.
LVI. Soyez indulgent pour ceux qui vous aiment.

NOTES

SUR LES DISTIQUES DE CATON.

LIVRE PREMIER.

1. — *Si Deus est animus, etc.* (dist. j). « Puis-je m'élever de cette âme que je ne connais point, à la contemplation de l'essence suprême que je voudrais connaître? Ma nature, que j'ignore, ne me prête aucun instrument pour sonder la nature du principe universel, entre lequel et moi est un si puissant abîme. » (Voltaire, *Philosophie*.)

2. — *Virtutem primam esse puta compescere linguam* (dist. iij). Ovide (*Art d'aimer*, liv. II, v. 603) modifie ainsi ce précepte :

> Exigua est virtus præstare silentia rebus :
> At contra gravis est culpa, tacenda loqui.

« Il y a peu de mérite à garder le silence qui nous est prescrit; mais dire ce qu'on doit taire est un crime énorme. »

3. — *Officium alterius multis narrare memento* (dist. xv). *Voyez* la note sur la 87e sentence de notre Publius Syrus.

4. — *Fac tibi succurrant, juvenis quæ feceris ipse* (dist. xvj). Les vieillards ont pour habitude de mettre en parallèle les mœurs du temps passé et celles du temps présent. Aussi ce travers n'a-t-il point échappé à Horace, qui caractérise ainsi le vieillard au vers 173 de l'*Art poétique* :

> Difficilis, querulus, laudator temporis acti
> Se puero, censor castigatorque minorum.

« Toujours chagrin et se plaignant toujours; sempiternel panégyriste du bon vieux temps de son enfance, censeur impitoyable de ses jeunes contemporains. »

5. — *Quum fueris felix quæ sunt adversa caveto* (dist. xviij). Car, comme le dit Publius Syrus,

> Fortuna vitrea est; tum, quum splendet, frangitur.

« La fortune est comme le verre, brillante et fragile »

Voyez la note sur cette sentence.

6. — *Qui mortem metuit, quod vivit, perdit id ipsum* (dist. xxij). *Voyez* la 520e sentence de Publius Syrus et la note qui s'y rapporte.

7. — *Quæ culpare soles, ea tu ne feceris ipse* (dist. xxx). On lit dans Lactance (*Instit. div.*, liv. III, ch. 16) : « Qui docent tantum, nec faciunt ipsi, præceptis suis detrahunt pondus. Quis enim obtemperet, quum videat, ipsos præceptores, quæ doceant, non obtemperare? — Ceux qui se bornent à enseigner ce qu'on doit faire, et qui ne le font pas eux-mêmes, ôtent tout le poids à leurs préceptes. Quel est celui, en effet, qui suivra une règle de conduite, quand ceux qui la tracent ne lui donnent pas l'exemple? »

8. — *Pro lucro pone diem quocumque laboras* (dist. xxxiij). Horace nous donne ce sage précepte :

> Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.
> (*Epist.* lib. I, ep. IV, v. 13.)

Nous nous rangeons à l'avis de Barthius, qui pense que le mot *laboras* doit être pris ici dans le sens de *vales;* car, dit-il, lorsqu'on est affecté d'une maladie dangereuse, les médecins interdisent le travail, qui est l'indice de la santé. Cette pensée d'ailleurs est puisée dans Horace, qui dit :

> Quem sors dierum cumque dabit, lucro
> Appone.
> (*Carm.* lib. I, ode 9.)

9. — *Dapsilis interdum notis, et carus amicis* (dist. xl). *Voyez* le 11e distique de ce même livre.

LIVRE DEUXIÈME.

1. — *Linque metum leti, etc.* (dist. iij). *Voyez* liv. 1er, dist. 22, et la note qui s'y rapporte.

2. — *Consilio pollet, cui vim natura negavit* (dist. jx). C'est un adage chez les Perses, qu'un homme de petite taille, mais sage, l'emporte de beaucoup sur un homme de taille élevée, ignorant.

3. — *Corporis auxilium medico committe fideli* (dist. xxij). L'épithète *fidelis*, que l'auteur des *Distiques* donne ici au médecin, est également applicable aux serviteurs et généralement à toutes les personnes qui donnent leurs soins aux malades; aussi trouve-t-on dans Ovide (*Métam.*, liv. VII, v. 563) l'expression *servire fideliter ægro*.

4. — *Fronte capillata, post est occasio calva* (dist. xxvj). Phèdre nous peint ainsi l'occasion :

Cursu volucri, pendens in novacula,
Calvus, comosa fronte, nudo corpore,
Quem si occuparis, teneas; elapsum semel
Non ipse possit Jupiter reprehendere:
Occasionem rerum significat brevem.
Effectus impediret ne segnis mora,
Finxere antiqui talem effigiem Temporis.

« Ce vieillard que vous voyez, le corps nu, la tête chauve par derrière, le front garni de cheveux, et qui avec une vitesse comparable au vol de l'oiseau, passe comme suspendu sur le tranchant d'un rasoir, lorsqu'on l'a surpris il faut bien le tenir; car, s'il échappe, Jupiter lui-même ne pourrait le ressaisir : c'est l'emblème de l'occasion fugitive. Les anciens nous ont ainsi représenté le Temps, pour qu'une lenteur funeste ne vienne pas entraver nos projets. » (Trad. de M. Ern. Panckoucke.)

5. — *Illum imitare Deum, partem qui spectat utramque* (dist. xxvij). Il s'agit ici du dieu Janus qu'on représentait avec une tête à double visage, pour marquer que le passé et l'avenir étaient toujours présents à ses yeux. Ovide (*Fastes*, liv. I, v. 65) :

Jane biceps, anni tacite labentis origo;
Solus de Superis qui tua terga vides.

« Divinité au double visage, origine de l'année qui s'écoule silencieuse, Janus, seul des Immortels qui puisses voir derrière toi. »

6. — *Sommia ne cures, etc.* (dist. xxxj). Nous citerons ici un passage de la version en vers de Lucrèce par M. de Pongerville (liv. IV, v. 959 et suiv.) :

Les objets que pour nous reproduit l'habitude,
Les soins accoutumés, les doux fruits de l'étude,
Sur l'aile du sommeil à nous suivre empressés,
Dans le calme des nuits souvent nous ont bercés.
Du temple de Thémis ouvrant le sanctuaire,
En songe l'orateur combat son adversaire;
L'ambitieux guerrier affronte le trépas;
Le pilote s'égare aux plus lointains climats :
Et moi-même séduit par un noble délire,
Dans les bras du sommeil je touche encor ma lyre,
Je soude la nature; elle inspire mes vers,
Et de ses grands secrets j'étonne l'univers.
Ainsi dans le sommeil notre âme est poursuivie
Par les tableaux mouvants des songes de la vie.

LIVRE TROISIÈME.

1. — *Fortunæ damnis semper parere memento* (dist. ij). Ce distique a été rejeté par la plupart des éditeurs comme interpolé. Parmi ceux qui l'ont fait figurer dans leurs éditions, plusieurs lisent *donis* au lieu de *damnis;* mais en adoptant cette leçon, on tenterait vainement de faire des deux vers un tout qui soit intelligible. Il faut donc, faute de mieux, adopter *damnis.*

2. — *Sermones blandos blæsosque cavere memento* (dist. v). Car, comme le dit Publius Syrus,

> Habet suum venenum blanda oratio.
>
> « Un discours flatteur porte avec lui son poison. »

3. — *Quum tibi divitiæ superant in fine senectæ, etc.* (dist. x). Ce distique paraît avoir été puisé dans la 1[re] *Néméenne* de Pindare (v. 44 et suiv.), où on lit :

> Οὐκ ἔραμαι πολὺν ἐν μεγάρῳ πλου-
> τὸν κατακρύψαις, ἔχειν·
> Ἀλλ' ἐόντων εὖ τε παθεῖν καὶ ἀκοῦ-
> σαι, φίλοις ἐξαρκέων.
>
> « Je n'ambitionne pas de grandes richesses cachées dans un palais, mais je désire employer noblement celles que le ciel m'a départies en me faisant des amis attachés à ma destinée. »

4. — *Judicis auxilium sub iniqua lege rogato* (dist. xvij). Ménandre a dit :

> .... Ὁ δὲ ὁρῶν τοὺς νόμους
> Λίαν ἀκριβῶς συκοφάντης φαίνεται.
>
> « Celui qui regarde à la loi de trop près est un sycophante fieffé. »

Après lui Térence (*Heaut.*, act. IV, sc. 4) :

> ....Jus summum sæpe summa malitia est.

Ensuite Cicéron (*des Devoirs*, liv. I, ch. 10) : « Summum jus, summa injuria. » Enfin Publius Syrus, à la sentence 939[e] de notre édition :

> Summum jus summa plerumque est injuria.

5. — *Quod merito pateris, patienter ferre memento* (dist. xviij). Ovide (*Héroïdes*, épît. v, v. 7) fait dire à Énone qui écrit à Pâris :

> Leniter, ex merito quidquid patiare, ferendum est :
> Quæ venit indignæ pœna, dolenda venit.
>
> « Il faut se résigner au malheur, quand on l'a mérité : les peines qu'on éprouve innocent, on les éprouve avec regret. »



LIVRE QUATRIÈME.

1. — *Commoda naturæ nullo tibi tempore deerunt, etc.* (dist. ij). Sénèque le Philosophe s'exprime ainsi vers la fin de la lettre XVI à Lucilius : « Vous réglez-vous sur la nature? vous ne serez jamais pauvre; sur l'opinion? vous ne serez jamais riche. La nature demande peu; l'opinion ne met pas de bornes à ses exigences. » — Publius Syrus dit :

Is minimo eget mortalis qui minimum cupit.

« L'homme qui a le moins de besoins est celui qui a le moins de désirs. »

2. — *Ars remanet, vitamque hominis non deserit unquam* (dist. xix). Suétone rapporte (ch. XL) que Néron disait souvent : « Toute terre nourrit l'artiste. »

3. — *Tranquillis rebus, semper adversa timeto* (dist. xxvj). Sénèque le Tragique (*Thyeste*, acte III, sc. 3) émet la même pensée dans les deux vers suivants :

Nemo confidat nimium secundis;
Nemo desperet meliora lapsis.

« Il ne faut ni trop se confier dans la prospérité, ni désespérer dans le malheur. »

4. — *Ne nomen subeas, quod dicitur, officiperdi* (dist. xlij). Voltaire, dans une ode à M. le duc de Richelieu, caractérise ainsi les ingrats :

Ingrats, monstres que la nature
A pétris d'une fange impure
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre âme sauvage
Des humains le plus beau partage :
Vous n'avez pas le don d'aimer.

5. — *Felices obeunt, quorum sine crimine vita est* (dist. xlvj). Owen, dans ses *Distiques moraux et politiques*, exprime ainsi la même pensée :

Optima tunc mors est, quum vita est criminis expers.

6. — *Vitandum ducas inimicum nomen amici* (dist. xlvij). Pour l'intelligence de ce vers, il faut se rappeler que Valerius Caton (*Diræ*, v. 90) a employé une locution semblable à *nomen amici.* Ainsi, de même que, dans cet auteur, *nomen agelli* signifie simplement *agellus*, on doit entendre ici *nomen amici* comme repré-

sentant *amicum*. Le sens littéral est donc : « Vous devez éviter de croire un ennemi votre ami. »

COURTES MAXIMES.

1. — *Deo supplica* (sent. j). Le poëte gnomique Théognis a dit :

> Θεοῖς εὔχου, οἷς ἔστι μέγα κράτος.

« Priez les dieux, dont la puissance est infinie. »

2. — *Foro pare* (sent. vj). Nous pensons que ces expressions doivent être prises dans le même sens que le *uti foro* de Térence, *Phorm.*, acte 1, sc. 2, v. 29.

3. — *Majori cede* (sent. xj). Hésiode (*les OEuvres et les Jours*, liv. 1, v. 209) développe ainsi cette maxime :

> Ἄφρων δ', ὅς κ' ἐθέλῃ πρὸς κρείσσονας ἀντιφερίζειν·
> Νίκης τε στέρεται, πρός τ' αἴσχεσιν ἄλγεα πάσχει.

« Il est imprudent de vouloir se battre contre plus fort que soi; car non-seulement on essuie une défaite, mais on voit ses peines s'aggraver par le mépris dont on est l'objet. »

4. — *Beneficii accepti memor esto* (sent. xlj). *Voyez* Publius Syrus, à la sentence 87 de notre édition, et la note qui s'y rapporte. *Voyez* aussi liv. 1, n° 15 des *Distiques*.

5. — *Trocho lude* (sent. xlvj). Le *trochus* était un grand cercle de métal auquel étaient adaptés un grand nombre d'anneaux destinés par leur bruit à avertir les personnes qui se trouvaient sur le chemin que parcourait le cercle, de le laisser librement passer. L'auteur de ces sentences conseille sans doute ici ce jeu, parce qu'en procurant de l'exercice il préserve de l'oisiveté, cette mère de tous les vices.

6. — *Minorem ne contempseris* (sent. xlix). Le bon La Fontaine a dit dans sa fable intitulée *le Lion et le Rat* (liv. 11, fab. 11) :

> Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
> On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FABLES D'AVIANUS ET DISTIQUES DE CATON.

Fables d'Avianus.

Distiques de Denys Caton.

